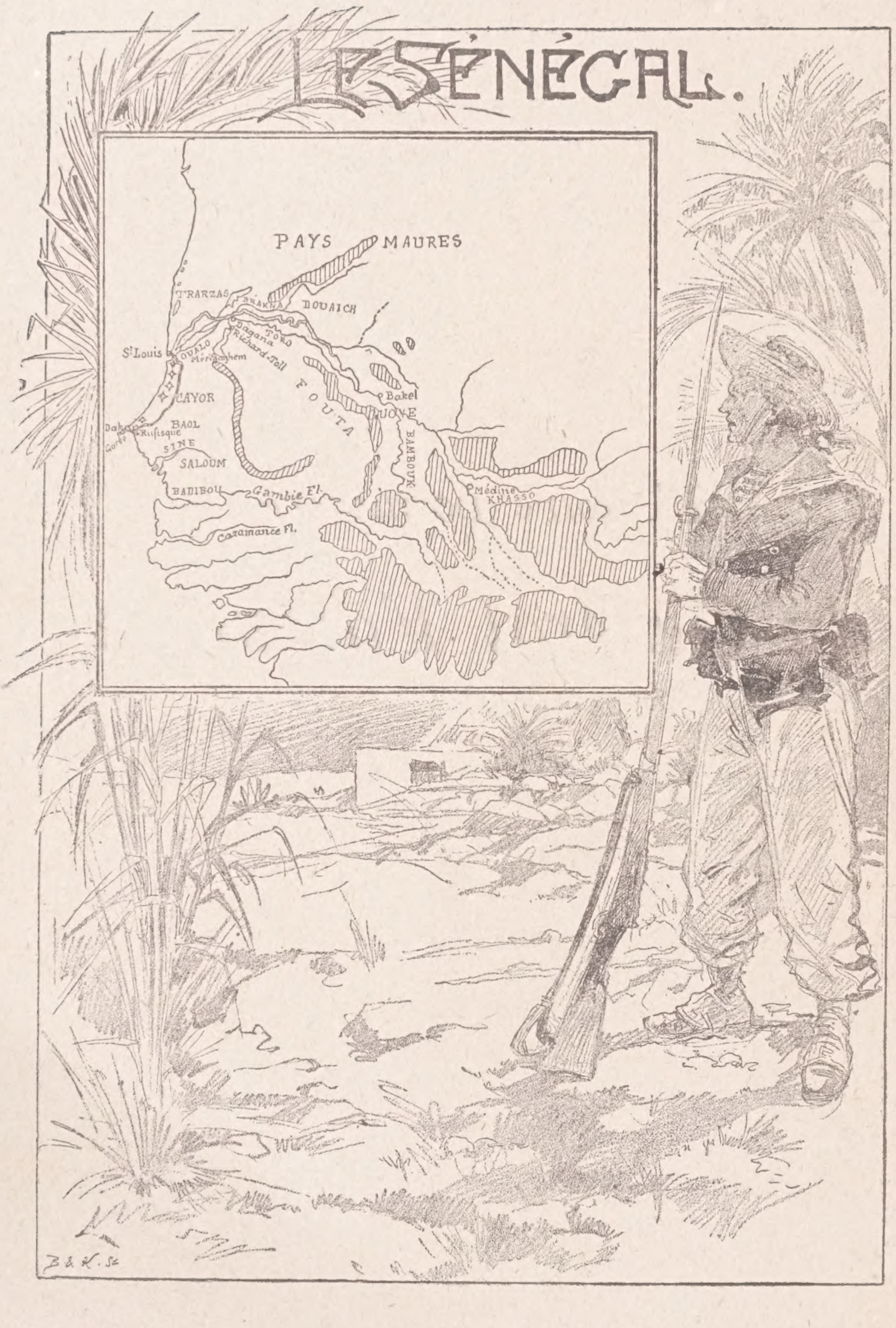
HISTOIRE POPULAIRE DE FAIDHERBE

Histoire populaire

du Général Faidherbe


LE SÉNÉGAL.
PAYS MAURES
TRARZAS
BRAKNA
DOUAICH
TORO
Dagana
Richard-Toll
St Louis
OUALO
Mérinaghem
FOUTA
CAYOR
Bakel
BAOL
Rufisque
SINE
SALOUM
BAMBOUK
BADIBOU
Gambie Fl.
Médine
KHASSO
Caramance Fl.
B & K. Sc

J. RIÉTHY

Histoire populaire du Général Faidherbe

Illustrations de C. DRAGON

JE BUTINE POUR TOUS

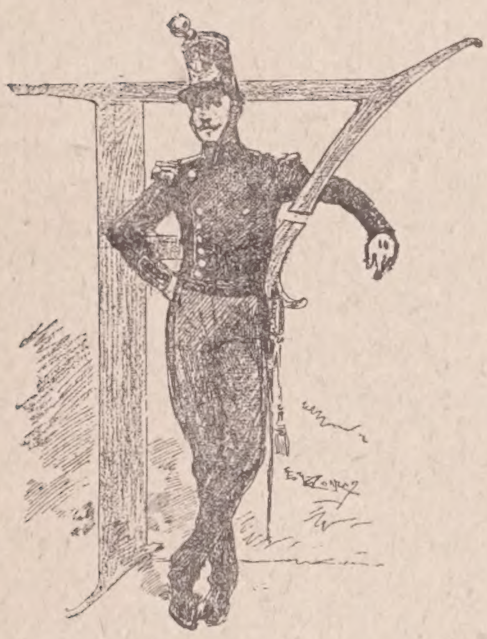
LA LIBRAIRIE MONDIALE
10, RUE DE L'UNIVERSITÉ, 10
PARIS

Histoire Populaire du Général Faidherbe

PREMIÈRE PARTIE

I

ENFANCE ET JEUNESSE DE FAIDHERBE



FAIDHERBE (Louis-Léon-César) naquit à Lille le 3 juin 1818. Il était fils d'un commerçant en bonneteries. Son père, engagé volontaire en 1794, prit part aux opérations dirigées de Lille contre les Autrichiens ; il fut blessé dans un combat livré près de Baisieux.

Ses opinions royalistes lui attirèrent des désagréments pendant la période des Cent-Jours. Comme la plupart des gardes nationaux, ses compagnons d'armes, il manifesta bruyamment ses sentiments en faveur des Bourbons.

Faidherbe, en qualité de capitaine de compagnie fut appelé, après son arrestation, devant le général Lapoype qui lui demanda le nom des manifestants, coupables devant

le gouvernement impérial. C'était bien mal connaître le père du général Faidherbe que de lui demander de se faire dénonciateur. Il refusa de citer aucun nom. Comme on lui faisait observer la responsabilité qu'il encourait, il se borna à faire cette réponse digne d'un brave honnête homme :

« On peut me fusiller si l'on veut ; mais je ne dénoncerai personne. »

Maintenu en prison pendant les Cent-Jours, il fut mis en liberté lorsque Louis XVIII remonta sur le trône. Ses subordonnés, à qui sa fermeté avait évité des poursuites, lui témoignèrent leur reconnaissance en lui offrant, par souscription, une épée d'honneur.

Il mourut subitement peu de temps après, laissant une famille assez nombreuse et une situation commerciale difficile.

Sa veuve, malgré les lourdes charges de famille qui pesaient sur elle, fit suivre les cours du collège de Lille au jeune Léon qui venait d'atteindre sa dixième année.

Il ne se fit pas remarquer en classe comme un bon élève. Manquant aux cours le plus souvent possible, pour aller vagabonder sur les remparts de la ville, Faidherbe avait peu de goût à l'étude. Mais, par contre, il suivait avec le plus grand intérêt les exercices et les manœuvres militaires.

Ses condisciples ne lui tenaient pas rigueur de les dé-

laisser pour les militaires ; car son caractère doux et franc, ses manières affectueuses, son dévouement lui gagnaient toutes les sympathies.

Ses professeurs, en raison de ses absences nombreuses, ne lui prêtaient guère attention. Ce fut par hasard que l'un d'eux, M. *Delzenne*, découvrit l'aptitude spéciale que le jeune Faidherbe avait pour les sciences exactes. La scène mérite d'être racontée.

Le professeur, pendant une leçon de géométrie, décrocha une équerre et la leva devant des élèves, en leur disant :

— Combien de lignes y a-t-il dans cette équerre?

— Trois, répondirent immédiatement les étourdis.

Le professeur se contenta de sourire.

— Six, dirent à leur tour quelques élèves plus avisés.

Nouveau sourire du maître.

— Neuf, hasardèrent timidement quelques voix.

Le jeune Faidherbe n'avait rien dit. Il réfléchissait. M. Delzenne lui dit alors :

— Eh bien, et toi, petit Léon?

— Ils se trompent tous.

— Comment cela ?

— Mais oui, monsieur. Ce n'est pas trois, ni six, ni neuf lignes qui se trouvent dans l'équerre ; c'est onze.

— Explique-toi, dit le professeur avec intérêt.

— Eh bien, il y a six lignes parallèles deux à deux sur

les côtés du triangle formé par l'équerre. A chaque sommet, il y a une ligne suivant l'épaisseur de l'équerre. Cela fait neuf lignes droites; le trou forme deux circonférences ou lignes courbes, en tout onze lignes.

Toute la classe, enthousiasmée, battit des mains.

Le professeur ému autant que ses élèves dit au jeune Léon : « Tu iras loin, toi ! »

De ce jour, Faidherbe fut remarqué et il se mit courageusement au travail. Avec l'âge, ses goûts se modifièrent heureusement. Il devint un élève modèle, tout en conservant un goût très prononcé pour l'état militaire. Les mathématiques furent l'objet de ses études favorites. Il concourut pour une bourse qu'il obtint, et il fut envoyé au Collège royal de Douai où il se prépara aux grandes écoles du gouvernement.

Admis, en 1838, à l'Ecole polytechnique, il en sortit, deux ans après, pour suivre les cours de l'Ecole d'application de Metz. En 1842, il fut nommé lieutenant au 1er régiment du génie.

Un an après, Faidherbe partait pour l'Algérie où il se fit remarquer par son zèle dans le service. Il quitta l'Afrique en 1846, revint à Lille où il se trouva en rapport avec le général *Charron* qui, mis au courant de la situation pécuniaire de Faidherbe, lui conseilla d'entrer dans le service colonial.

Le séjour de Faidherbe en Algérie lui avait fait entrevoir quels services il pourrait rendre à la France dans nos possessions lointaines. Il suivit donc avec plaisir le conseil du général Charron, sollicita et obtint, en 1848, un emploi militaire à la Guadeloupe. Faidherbe arriva à son poste après avoir failli périr dans une tempête. Il apprit en touchant terre, l'effondrement de la monarchie de Louis-Philippe et la proclamation de la République.

Le nouveau gouvernement signala ses premiers actes par l'abolition de l'esclavage dans nos colonies ; *Schœlcher* un anti-esclavagiste convaincu, avait été envoyé en mission à la Guadeloupe. Faidherbe entra, à son contact, dans l'étude approfondie de la situation confuse que la liberté soudaine des noirs avait créée autour de lui.

Les colons, presque ruinés par l'émancipation du bétail humain qui constituait une partie très importante de leur fortune, étaient furieux. Les noirs, que rien ne préparait à la vie libre, se refusaient à tout travail, depuis que les verges et le fouet ne les poussaient plus à la besogne.

Le manque de bras pour la culture des plantations créait une situation très embarrassante pour le représentant de la métropole. Schœlcher trouva en Faidherbe un auditeur complaisant sur les théories anti-esclavagistes.

Malgré les occupations absorbantes que la construction du *fort Joséphine* imposait à Faidherbe, il se mit à réfléchir aux moyens de sortir les nègres de l'abjection où leur vie

antérieure les avait plongés. De ses réflexions sortirent des plans, des projets qu'il devait utiliser plus tard.

Le travail dont il était chargé étant terminé, Faidherbe revint en Europe. Il sollicita un poste au Sénégal ; il fut envoyé en Algérie.

Il concourut à l'occupation de *Bou-Saïda*, aux confins de la province d'Alger, où tout manquait.

La difficulté de l'entreprise ne rebuta pas Faidherbe, au contraire. Il sut mener à bien la construction d'un fort d'occupation, sans perdre un seul homme, ce qui lui valut de chaleureuses félicitations de la part du général *Dalesme*, commandant supérieur du génie en Algérie.

Après l'expédition du Sud, Faidherbe fut dirigé vers l'Est-Africain. L'occupation de la *Grande Kabylie* se poursuivait lentement. En 1851, le maréchal *Randon* chargea le général *Bosquet* de construire une route stratégique d'*Alger* à *Bougie*, Faidherbe faisait partie de l'expédition dont les membres utilisaient tour à tour le fusil et la pioche.

Dans ces pays de plateaux souvent couverts de neiges, la construction d'une route n'est pas chose aisée. La rigueur de la température fut si grande cette année, en 1851, que les communications de la colonne du général Bosquet avec Bougie furent interceptées.

On fut obligé de quitter les chantiers pour retourner vers Bougie. Une véritable tempête de neige assaillit nos



IL ARRIVA SUR LE BORD D'UN TORRENT (p. 12)

malheureux pionniers. Ils s'égarèrent dans la tourmente qui transforma leur pénible retraite en déroute.

Faidherbe eut le périlleux honneur de guider l'avant-garde chargée de tracer la voie au gros de la colonne. Pendant vingt heures, il surveilla la besogne de ses hommes, travaillant avec eux, autant pour l'exemple que pour éviter l'engourdissement fatal qu'il sentait parfois le gagner.

Vers minuit, il arriva sur le bord d'un torrent où il se laissa tomber, exténué, dans l'eau glacée. Il aurait succombé dans cette position si des soldats, survenus près de lui, ne l'avaient dégagé. Ils le chargèrent sur leurs épaules, le transportèrent jusqu'à un feu de camp où des soins empressés le ranimèrent.

Si Faidherbe échappa, par miracle, à une mort certaine, dans l'eau glacée du torrent africain, il y contracta une affection rhumatismale qui le fit beaucoup souffrir et qui, plus tard, amena la paralysie des membres inférieurs.

En 1852, Faidherbe fut nommé sous-directeur du génie au Sénégal. Cette nomination combla tous ses vœux. Il allait enfin pouvoir réaliser ses rêves d'autrefois : étendre la domination de la France parmi les pays de race noire et faire profiter leurs habitants des bienfaits de la civilisation européenne; tâche bien digne du savant soldat qu'était Faidherbe.

Deux ans après, une pétition des notables de Saint-

Louis, capitale du Sénégal, signalait les inconvénients que le changement trop fréquent des gouverneurs présentait pour l'avenir de la colonie.

« En même temps que cette pétition était remise au gouverneur du Sénégal, des démarches étaient faites par quelques négociants auprès de M. *Ducos*, alors ministre de la marine, pour que M. Faidherbe fût nommé chef de bataillon et gouverneur de la colonie. Le ministre de la guerre, le maréchal *Vaillant*, ayant consenti à sa nomination au grade de chef de bataillon, le ministre de la marine nomma le commandant Faidherbe gouverneur du Sénégal. » Il conserva ces fonctions du 6 décembre 1854 au 4 décembre 1861.





II

Le Sénégal est la partie occidentale et maritime du Soudan. Il a une étendue presque égale à celle de la France. Ce pays est formé d'une partie basse qui s'étend le long de la côte et d'une partie élevée que domine le massif de Fouta-Djallon dont les sommets ont de 1600 à 1800 mètres d'altitude. Du massif de Fouta-Djallon, vers la côte, s'étalent des plateaux moins élevés, entrecoupés de vallées profondes où coulent des courants aurifères.

Deux grandes artères fluviales sortent du massif de Fouta-Djallon.

L'une, le *Sénégal*, décrit une immense courbe du sud-est au nord-ouest, traverse des gorges profondes où son lit encaissé fait des chutes hautes de 17 à 18 mètres et larges de 500. L'autre, le *Niger*, se dirige vers le Soudan central où il arrose des terres fertiles qui nourrissent des populations innombrables.

D'autres cours d'eau sortent également du massif de

Fouta-Djallon et sillonnent la partie centrale ou méridionale du Sénégal. Citons la *Gambie* et la *Cazamance*.

« Le fleuve du *Sénégal* détermine les caractères physiques et même les conditions sociales du pays qu'il traverse. C'est lui en effet qui forme les grandes lignes de séparation entre les deux races principales d'indigènes, les *Maures* sur la rive droite, les *Noirs* sur la rive gauche. Pour les Européens, il est la seule voie de transport de leurs marchandises, qui courraient de graves risques à circuler par terre. Dans cette admirable alliance des forces de la nature et des besoins de l'homme, tout vient du fleuve, ou s'y rattache : le sol, la culture, le commerce, les mœurs, la misère et la richesse, la paix et la guerre. Cette harmonie doit toujours être présente à l'esprit de quiconque veut comprendre l'histoire du Sénégal. Elle seule en donne la clef.[1] »

Le cours de 1700 kilomètres du Sénégal se termine par un delta de 1500 kilomètres carrés. Ce delta est semé d'îles, d'îlots, de bancs de sable, de marais qui changent d'aspect et même de place suivant les crues. Cependant le cours du fleuve se maintient sur une largeur de trois à quatre cents mètres, mais obstrué par une *barre* de sable qui a empêché le développement du port de Saint-Louis.

Cette barre rendait très difficile l'accès des navires à voiles. « Aujourd'hui, grâce à la vapeur, la direction du

1. Duval, *Colonies françaises.*

vent est indifférente, et dès que la mer est assez tranquille sur la barre, les bâtiments à vapeur peuvent entrer et sortir, et les bâtiments à voiles peuvent se faire remorquer... Comme preuve que l'embouchure du Sénégal mérite bien aujourd'hui le nom de port, nous pourrons citer les faits suivants : en 1886 et 1887, une seule maison de Bordeaux a fait partir pour le haut fleuve dix navires qui, après avoir accompli leur voyage et passé par conséquent deux fois la barre ont été de retour à Bordeaux au bout de deux mois à peine.[1] »

Le second fleuve du Sénégal est la *Gambie* dont le nom termine celui de la contrée, la *Sénégambie*. Ce cours d'eau est remarquable par son estuaire qui commence à plus de deux cents kilomètres de son embouchure. La barre, qui est à 20 kilomètres en mer, est recouverte par neuf mètres d'eau en moyenne.

Plus au sud, la *Casamance* a un estuaire de 200 kilomètres, une largeur de 2 à 10; la barre y est peu importante. C'est une excellente voie entre la côte et le pays recouvert par le massif du Fouta-Djallon.

Il y a deux saisons principales au Sénégal : la saison sèche, de novembre à juin; l'hivernage, de juin à novembre. La saison sèche a une moyenne de 20 à 21° sur la côte; mais, à l'intérieur, la chaleur y est excessive et malsaine. La saison hivernale est caractérisée par des pluies

1. Faidherbe, *Histoire du Sénégal*.

abondantes, des vents violents et des cyclones. La partie maritime subit des pluies permanentes qui développent des épidémies violentes de choléra ou de fièvre jaune.

« Plus terrible pour les étrangers, non acclimatés, la fièvre jaune, qui a éclaté six fois depuis 1830, tue en moyenne plus de la moitié des résidents français lorsqu'elle fait sa visite redoutée. Malgré les progrès accomplis dans l'hygiène publique, les dernières épidémies ont été des plus meurtrières : la moyenne des Européens frappés est de 80 pour 100 et la mort emporte plus de la moitié des malades.[1] »

Au témoignage de Faidherbe, le danger pour les Européens au Sénégal ne serait pas cependant aussi grave : « Il est certain, dit-il, qu'avec de la conduite, du travail et une bonne hygiène l'on peut vivre très longtemps au Sénégal. »

La flore du Sénégal est assez variée. Sur le littoral, on y voit des forêts de grands arbres : baobabs et benteniers, ces géants de la végétation. Les palmiers, le bois d'acajou, le kola forment des massifs importants. Le cotonnier, l'indigotier, le karité, arbre dont la noix fournit une sorte de matière grasse qui lui a fait donner le nom d'arbre à beurre, sont très communs. Les graminées telles que le maïs, le mil, le sorgho y réussissent bien. Mais ce qui constitue la richesse agricole du Sénégal, ce sont l'arachide et le bétail

1. Elisée Reclus. Nouvelle Géographie universelle.

qui fournissent des huiles alimentaires et industrielles.

Le sel que l'on peut se procurer facilement sur la côte devient, de jour en jour, l'objet d'un commerce important avec l'intérieur.

Enfin, la richesse minière du Sénégal, qui jusqu'ici a été peu exploitée, ne paraît pas cependant être négligeable. L'or n'y est pas rare : on en a trouvé, en assez grande quantité, soit dans les cours d'eau, soit en gisements. Ces derniers, exploités d'après les méthodes rationnelles que l'industrie aurifère possède aujourd'hui, donneraient certainement des résultats rémunérateurs.

Les populations sénégalaises peuvent se répartir en trois groupes ; les *Noirs*, répandus dans tout le pays, qui se livrent à l'agriculture ; les *Fouls* ou *Peuls*, à la peau rougeâtre, venus du dehors, qui s'adonnent à la vie pastorale, mais qui ne manquent pas d'aptitude à la culture du sol ou au métier des armes ; enfin les *Arabo-Berbères*, de couleurs diverses, populations nomades qui pratiquent le pillage sur les Noirs.

La religion musulmane est généralement observée par les Sénégalais ; les Noirs suivent encore les pratiques grossières et souvent cruelles du fétichisme.



III

Le Sénégal fut visité par des Français normands, dès le XIVᵉ siècle.

« En 1364, des marins dieppois abordèrent la baie de Dakar : séduits par la richesse du pays, par l'abondance des produits, ils revinrent l'année suivante et fondèrent des comptoirs sur les côtes depuis le cap Vert jusqu'au golfe de Benin. Leurs affaires prospérèrent : en échange d'objets de valeur minime, ils obtenaient des peuplades sauvages, la gomme, le poivre, l'indigo, l'encens, l'or, l'ivoire, toutes marchandises de haut prix. »

La guerre de Cent-Ans suspendit les voyages des Français au Sénégal. Les Portugais et les Hollandais prirent la place des Normands et continuèrent leur commerce. Lors-

que la France fut débarrassée des Anglais, il se forma trois compagnies françaises qui renouèrent les relations commerciales établies jadis.

L'échange des produits naturels du pays ne fut pas le seul objet du commerce de ces compagnies qui y joignirent la *traite des noirs*. Les malheureux nègres étaient transportés en Amérique où ils étaient vendus comme esclaves aux planteurs américains.

« Ce commerce contre nature par lui-même, se faisait dans des conditions révoltantes. On le supportait à ces époques reculées, parce qu'on n'en connaissait pas les circonstances odieuses ; ceux qui en profitaient laissaient croire qu'ils s'y livraient uniquement par zèle religieux et pour sauver l'âme des malheureux noirs. » (*Faidherbe.*)

Les compagnies ne retirèrent pas cependant de leur trafic inhumain des bénéfices capables d'empêcher leur chute.

Un seul homme, *André Bruë*, le célèbre directeur de la compagnie du Sénégal, voulut assurer le succès de ses opérations sur une base plus honnête : le trafic avec les indigènes de la côte comme avec ceux de l'intérieur.

Il noua des relations avec les chefs qu'il visita régulièrement. De vaillants officiers, qu'il lança vers l'intérieur, lui rapportèrent des renseignements exacts et précieux sur les contrées qu'ils explorèrent.

Les opérations de la Compagnie du Sénégal prirent une extension considérable.

Mais Bruë vit souvent son œuvre entravée par de rudes épreuves : la maladie, la captivité, les trahisons. Il quitta le Sénégal avant d'avoir eu la gloire et la satisfaction d'être arrivé au but que Faidherbe atteignit plus tard.

La Compagnie des Indes acheta, en 1718, tous les comptoirs de la Compagnie du Sénégal. Elle éleva, en 1743, le fort de *Podor*, sur la rive gauche du Sénégal. Mais elle laissa périr en partie l'œuvre de Bruë. La guerre de Sept-Ans, qui amena la chute de notre domaine colonial, fut fatale à nos établissements du Sénégal qui tombèrent aux mains des Anglais. Ils ne nous rendirent que l'île de Gorée, au traité de Paris (1763). Mais pendant la guerre de l'indépendance américaine, le duc de Lauzun reprit possession du Sénégal qui nous fut définitivement rendu par le traité de Versailles (1783).

Un roi indigène nous céda le cap Vert et les terres voisines. Une compagnie nouvelle dite « du Sénégal » se reforma, en 1784; mais elle fut dissoute, en 1791, par l'Assemblée Constituante qui proclama la liberté commerciale au Sénégal.

L'Angleterre profita des guerres de la Révolution et de l'Empire pour mettre la main, en 1800, sur l'île de Gorée qui leur fut reprise en 1804.

En 1817, ils revinrent bloquer Saint-Louis qui résista, sous la direction du général Blanchot, pendant quatre mois; les Anglais levèrent le blocus. En 1809, ils s'em-

parèrent de la place dont la garnison se trouva réduite à trente hommes.

Le traité de Paris, en 1814, nous rendit toutes nos possessions sénégalaises ; mais il ne reçut complète application qu'en 1817, à cause de la mauvaise foi des Anglais qui firent de grandes difficultés pour nous restituer notre bien.

Un sinistre maritime, qu'Eugène Delacroix rendit dans toute son horreur, signala la prise de possession du Sénégal par la France. Les fonctionnaires et les troupes envoyés de France à Saint-Louis périrent de faim sur la *Méduse* échouée sur des récifs. Le gouverneur et sa famille échappèrent seuls à la mort.

Les résultats obtenus au Sénégal, après 1815, ne furent pas brillants. La culture du cotonnier et de l'indigotier fut abandonnée. Le commerce de la gomme fut le seul objet d'échange avec les indigènes.

En 1824, une société se forma pour l'exploitation du commerce sénégalais. Elle ne réussit guère. En 1848, l'émancipation des noirs rendit sa situation extrêmement précaire.

« Cette mesure causa un bouleversement moindre que dans les colonies à grandes cultures. Les habitants du Sénégal ne possédaient que quelques esclaves. Ils louaient, par mois, ceux dont ils n'avaient pas besoin, aux commerçants, aux fonctionnaires. Leur émancipation ruina plu-



LE PEU D'EUROPÉENS QUI HABITAIENT LE SÉNÉGAL... (p. 24).

sieurs familles, malgré l'indemnité payée par le gouvernement. » (*Faidherbe.*)

Au dehors, le long de la rive droite du Sénégal, les tribus maures des Trarzas, des Bracknas faisaient de continuelles incursions sur la rive gauche et entretenaient un état énervant de luttes sans fin.

L'action gouvernementale ne pouvait guère se faire sentir en raison des changements fréquents des gouverneurs qui, dans un espace de trente-neuf ans, furent au nombre de trente et un. « Tout fut tenté sans être poursuivi ; et, par conséquent, rien ne fut réalisé durant cette période. Le peu d'Européens qui habitaient le Sénégal, une centaine au plus, y vivaient ramassés sur un îlot de sable sans terre végétale, sans gazon, sans verdure, mal protégés contre les ardeurs d'un soleil brûlant par de petites habitations mal construites. » (*Faidherbe.*)

« Nous ne possédions, au Sénégal, comme points principaux que *Saint-Louis*, *Bakel* sur le haut-fleuve, *Sénoudébou* sur la Falémé, et l'île de *Gorée* ; encore cette possession était-elle fort précaire : car, en dehors du sol sur lequel étaient construits les postes fortifiés, pas un pouce de terrain ne nous appartenait ; nous devions même payer une redevance annuelle pour l'occupation de l'îlot de Saint-Louis dont le chef du petit village de *Sor* se disait propriétaire !

« Pour avoir le droit de commercer, nous étions soumis

à des mesures vexatoires, humiliantes et surtout très onéreuses. Sous le nom de *Coutumes*, le gouvernement de la colonie payait aux chefs maures de la rive droite, à la reine du *Oualo*, aux chefs du *Fouta*, du *Guoy*, du *Kamera*, du *Guidimakha*, à leurs parents, à leurs ministres, à leurs esclaves, des impôts exorbitants, bizarres qui, loin de les satisfaire, ne faisaient qu'augmenter leur cupidité.

« La faiblesse avec laquelle nous nous soumettions à leurs exigences, à leurs demandes de cadeaux sans cesse renouvelées, les encourageait à persévérer dans cette voie.

« Les commerçants, les *traitants* qui se rendaient dans le fleuve devaient acquitter à leur tour la *coutume individuelle*, sous forme de cadeaux, dont la quantité et la nature étaient fixées par le bon plaisir des principicules, des chefs de village devant lesquels ils étaient forcés de passer.

« De plus, le commerce n'était pas libre, en ce sens que les traitants ne pouvaient opérer leurs échanges que pendant certains mois de l'année, en des endroits fixés par les roitelets maures, endroits nommés *escales*. Les marchandises, les gommes entre autres, achetées en dehors de ces points étaient saisies par les agents des Maures sur les bateaux portant le pavillon français.

« Enfin, toutes formalités accomplies, toutes ces exigences satisfaites, le commerçant n'était pas encore assuré

de pouvoir transporter à Saint-Louis les marchandises qui lui avaient coûté si cher à acquérir.

« Il courait risque, pendant son trajet de retour, d'être de nouveau imposé, d'être pillé et, s'il résistait, assassiné. Humiliations, outrages pour les fonctionnaires ; vexations, entraves, dangers de toute sorte pour les trafiquants, telle était la situation des Français au Sénégal jusqu'en 1854. » (*Ancelle.*)

« La population indigène était plus malheureuse encore, depuis le jour où les Maures Trarza s'étaient rendus maîtres de la rive gauche du Sénégal. Il n'est sorte d'exactions, de meurtres auxquels les nègres qui habitaient ces contrées ne fussent soumis ; cent cinquante bourgs qu'habitait une nombreuse population nègre, dans le Oualo, avaient disparu en moins d'un siècle. » (*Faidherbe.*)

L'attention du gouvernement métropolitain avait été attirée sur cette situation intolérable par l'un des gouverneurs, le capitaine de vaisseau *Bouet.* Il traça même, en 1844, un plan qui avait pour but de faire disparaître les abus d'un passé séculaire et d'ouvrir des destinées plus heureuses pour le Sénégal.

Un explorateur, *Anne Raffenel*, fut envoyé par le ministre de la marine, *M. de Mackau,* avec une mission dans le Sénégal et le haut Niger. A la suite de son exploration, Raffenel indiqua les réformes à accomplir pour faire sortir le Sénégal de l'atonie où il était tombé.

Voici les indications de Raffenel :

« Suivre une politique ferme, loyale et juste ; protéger les noirs contre les Maures et les Peuls musulmans, entretenir une armée spéciale, petite mais solide ; supprimer les escales, coutumes, traitants, toutes les entraves commerciales. Puis élargissant l'horizon, Raffenel voit le Soudan central s'ouvrir à l'expansion française, le drapeau tricolore flotter en maître sur les rives du Niger et du lac Tchad. Illusions audacieuses, elles semblaient pressentir, sinon dépasser les réalités actuelles ! » (*Brunel.*)

Telle était la situation du Sénégal au moment de la nomination de Faidherbe comme gouverneur de cette colonie. Avait-il la compétence nécessaire pour réaliser le programme de Raffenel ? Faidherbe lui-même s'est chargé de répondre à cette question.

« Le nouveau gouverneur présentait l'avantage d'avoir étudié le monde musulman pendant six ans en Algérie, d'avoir été en contact avec les noirs pendant deux ans à la Guadeloupe, où il avait assisté à la proclamation de la liberté ; et, depuis deux ans qu'il était au Sénégal, d'avoir parcouru toute la colonie, d'avoir fait partie de l'expédition du commandant Baudin à Grand-Bassam, et enfin de s'être tenu au courant des questions alors pendantes. »

Le ministre de la marine dicta des ordres précis sur le programme à réaliser :

« Nous devons dicter nos volontés aux chefs maures pour le commerce des gommes. Il faut supprimer les escales en 1854, employer la force si l'on ne peut rien obtenir par la persuasion. Il faut supprimer tout tribut payé par nous aux Etats du fleuve, sauf à donner, quand il nous plaira, quelques preuves de notre munificence aux chefs dont nous serons contents. Nous devons être les suzerains du fleuve. Il faut émanciper complètement le Oualo en l'arrachant aux Trarzas et protéger en génér al les populations agricoles de la rive gauche contre les Maures. Enfin, il faut entreprendre l'exécution de ce programme avec conviction et résolution. »

Faidherbe joignait, à une sérieuse conn aissance des noirs; des qualités militaires de premier ordre; il était brave et savait conserver son sang-froid dans le danger. Il l'avait bien prouvé à Bakel, lorsqu'il n'était que sous-gouverneur du Sénégal.

Bakel était menacé : « El-Hadj-Omar, l'adversaire acharné des Français, venait de massacrer les habitants du village de Makkana; les corps sans tête étaient charriés par le fleuve devant Bakel et des bandes de Talibés parcouraient les rues du village sous le poste, la figure voilée du litham, le fusil sur l'épaule, psalmodiant les versets du Coran d'une voix sinistre. » (*Faidherbe.*)

Le capitaine du bateau le *Basilic*, qui avait amené Faidherbe, voyant les eaux baisser rapidement et craignant

de ne pouvoir franchir les passes, demandait à Faidherbe de partir à l'instant.

« Partir d'ici, en ce moment, répondit Faidherbe, serait, pour moi, quitter un champ de bataille lorsque la lutte va s'engager ; nous ne serons pas partis de vingt-quatre heures que le poste sera enlevé et notre domination au Sénégal fortement compromise. Je vais vous donner une lettre pour le gouverneur et je reste. Si vous pouvez remonter jusqu'ici et amener les renforts que je demande, je redescendrai avec vous à Saint-Louis ; sinon je partagerai le sort de la garnison. »

Faidherhe resta et sa fermeté, jointe aux habiles dispositions qu'il prit, sauva la situation en attendant l'arrivée des renforts. Dès que l'ennemi vit la fumée du vapeur, il battit en retraite.

Tel était Faidherbe au moment où, nommé gouverneur, il allait mener les opérations militaires qui devaient assurer notre domination au Sénégal.

Le Oualo est un vaste pays compris entre la côte, la Gambie, le Sénégal et la Falémé, affluent de ce dernier. Il à pour capitale *N'der*.

Le Oualo est habité par les *Ouolofs*, noirs d'une belle stature, d'une physionomie agréable, d'une bravoure incontestée. Ils s'adonnent à l'agriculture et à la pêche, vivent sobrement, mais se livrent à l'ivrognerie avec un plaisir constant.

Le sentiment de la famille existe parmi les Ouolofs. Les enfants sont entourés de tendres soins, non pas seulement de la part de la mère, mais des autres personnes de la famille : grand'mère, sœur, tante, fille aînée. La polygamie est de règle dans ce pays.

Le culte des morts est connu parmi les Ouolofs : on les honore en recouvrant leur tombe du toit de la cabane qu'ils ont occupée pendant leur vie. On fait le bien à l'intention des défunts, en remettant, à un pauvre, chaque jour, durant un an, la nourriture que le défunt aurait consommée.

Le Ouolof a une conception religieuse très primitive : comme les anciens Gaulois, il adore le vent, le tonnerre, la mer. Cependant la religion chrétienne et surtout la religionne musulmane ont des adeptes dans le Oualo. Les marabouts y jouissent d'une grande autorité ; ils tiennent les écoles et la connaissance de la langue arabe les met à même de rendre bien des services aux populations indigènes.

Les prédications diverses auxquelles les Ouolofs ont été soumis ont amené, au point de vue religieux, une confusion de rites assez générale. Faidherbe en fait un tableau humoristique dans le récit suivant :

« Il y avait, dans ce pays, il y a une quarantaine d'années, un traitant considéré, père de famille, qui était bien singulier à cet égard. N'ayant pas une certitude entière

sur la questi .. de savoir quelle était la bonne parmi les trois religions, il les avait adoptées toutes, et disait d'un air malin que, de la sorte, il était sûr de son affaire quand viendrait le grand jour du jugement. C'était un des plus fervents catholiques du pays, mais il achetait aux marabouts maures des gris-gris, qu'on lui assurait être très efficaces ; et, en même temps, il s'affiliait aussi aux fétichistes dans leurs pratiques.

« Il avait eu l'idée de demander à son confesseur la permission de tromper les Maures à la traite des gommes, attendu qu'ils le volaient autant qu'ils le pouvaient, et qu'il ne ferait ainsi que rentrer dans son bien. »

Les Ouolofs sont capables de comprendre les bienfaits de la civilisation, malgré leur crédulité naïve. Ils ont toujours montré du penchant pour les Européens ; et de leurs rapports fréquents est résulté un grand progrès matériel et moral très sensible surtout parmi les indigènes de la côte. Ceux de Saint-Louis sont ainsi jugés par M. Elisée Reclus :

« Il n'est pas de travail qu'ils n'accomplissent avec joie quand on fait appel à leur sentiment de l'honneur, pas d'œuvre de dévouement à laquelle ils ne se sacrifient quand on leur en fait un devoir. Pour franchir la barre et se hasarder au milieu des brisants, tous les piroguiers sont des héros et l'on ne cite point d'exemple d'un blanc qui ait été abandonné par les noirs dans un naufrage.

Tandis que les autres nègres du Sénégal ne sont que les sujets ou les douteux alliés de l'étranger d'Europe, les Ouolofs de Saint-Louis sont associés aux Français et se disent *les enfants de la ville* : ce sont eux qui constituent la nation franco-sénégalaise, et c'est par milliers qu'on a trouvé les volontaires parmi eux, toutes les fois qu'il s'est agi de défendre un point menacé du fleuve, à Médine, à Bakel ou aux escales des Maures. »

Les Ouolofs avaient occupé la rive gauche du Sénégal; ils durent la quitter. Ils se réfugièrent dans le *Cayor*. Les Maures faisaient de nombreuses incursions dans le Oualo qu'ils oppressaient durement. Nous avions jusqu'en 1854, trouvé dans les Ouolofs des partisans décidés à repousser les Trarzas qui menaçaient nos possessions.

Mais le mariage du roi des Trarzas, *Mohammed-el-Habib*, avec la princesse ouolove, *Guimbotte*, changea la situation. Leur fils *Ely* sut, sous l'autorité complaisante de la reine des Ouolofs, se rendre maître du Oualo. Sa tante, Ndété-Yallah, qui n'avait d'autre volonté que celle d'Ely et de Mohammed-el-Habib, se tourna contre nous au profit des Maures. Elle eut l'audace de vouloir nous forcer à évacuer quelques îles que nous occupions autour de Saint-Louis.

Les Maures se tenaient prêts à soutenir ses prétentions ; leurs chefs annonçaient qu'ils viendraient faire leur Salam dans l'église de Saint-Louis; leurs entreprises

armées, leurs pillages dans le Oualo se renouvelaient plus fréquemment que jamais.

Les intrigues des habitants de Bokol, qui excitaient nos soldats indigènes à déserter, forcèrent le gouverneur à sévir. Bokol fut brûlé. C'était le commencement des hostilités et Faidherbe était aussi décidé à châtier les Ouolofs de leur défection qu'à enrayer les pillages des Maures.

Informé qu'une troupe de ces derniers a franchi la rive gauche, Faidherbe veut la surprendre. Il donne des ordres pour la cerner. Les préparatifs de l'expédition projetée sont surpris par un chef maure venu à Saint-Louis pour conférer avec Faidherbe. Il parvient à s'échapper et court informer les tribus ouoloves et les Maures. Les cris de guerre retentissent dans tout le Oualo, le tam-tam résonne partout; quelques tribus maures veulent repasser le fleuve, d'autres s'enfoncent plus profondément dans le Oualo. La tribu trarza des *Azouna* seule reste, dédaigneuse du danger, devant les Français; les autres tribus s'enfuient.

Les dispositions de Faidherbe avaient pour but de cerner les Maures, de leur couper la retraite et de les anéantir.

Le lieutenant de vaisseau *Desmarrais* amène, par eau, une partie de la garnison de *Podor* et ses compagnies de débarquement. Le capitaine Bilhau le rejoint avec ses spahis. Tous deux doivent arrêter la fuite des Maures.

Faidherbe, venu de Saint-Louis avec toutes les troupes dont il peut disposer, surprend l'ennemi le 15 janvier, au point du jour.

Les Azouna ont une attitude peu en rapport avec leurs bravades; ils s'enfuient et vont tomber dans la colonne qui barrait le passage du fleuve. Le capitaine Bilhau, à la tête de ses spahis les charge furieusement; quelques hommes sont tués, 69 sont faits prisonniers. Le camp ennemi fut ensuite livré aux flammes après avoir été pillé par les volontaires de Saint-Louis qui ramenèrent 700 bœufs enlevés aux Trarzas.

L'action énergique de Faidherbe contre les Maures fut suivie de négociations avec la reine *N'dété-Yallah* qui résista à toutes les avances du gouverneur et se déclara ouvertement contre nous.

Faidherbe résolut d'aller réduire la reine dans sa capitale même.

Les troupes des garnisons de *Podor* et de *Richard-Toll* devaient prendre l'armée ouolove à revers. Le capitaine Bilhau devait concourir aussi, avec ses spahis, à l'opération.

Faidherbe, à la tête de 400 hommes, se dirigea vers N'der avec un convoi composé d'ânes et de bœufs. La colonne eut à traverser de nombreux marigots où les hommes avaient de l'eau au-dessus de la ceinture, et où les obusiers de montagne traînés disparaissaient complè-

tement sous l'eau; on se tira gaîment de ces difficultés qui avaient étonné les troupes au premier abord.

(*Faidherbe.*)

L'armée ouolove, soutenue par les Maures, fut rejointe le 25 février, au matin, près du village de Diouboukdou. Postés aux abords d'un bois, de nombreux fantassins se cachaient parmi les broussailles de la plaine qui les séparaient des troupes françaises.

Faidherbe se mit à la tête de la colonne d'attaque. L'action fut aussi brillante que décisive. Nos tirailleurs et spahis rivalisèrent d'intrépidité. Les Ouolofs terrifiés s'enfuirent dans toutes les directions: « Ce ne sont pas des hommes que nous avons eu à combattre, disaient-ils, ce sont des démons. »

N'der fut prise et livrée aux flammes; la reine N'dété se réfugia dans le Cayor où elle continua de nous témoigner toute l'hostilité possible.

Le butin que la colonne ramena à Saint-Louis fut considérable.

Mais l'armée ouolove se reforma aux environs de *Mérighanem.* Les chefs animés par le désir de se venger de la honteuse déroute qu'ils avaient éprouvée, avaient juré *sur le nez de leur mère*, de vaincre ou de mourir sur place.

La rencontre de la colonne française fut aussi peu

favorable aux Ouolofs que la première ; ils se débandèrent encore à la vue d'une petite flottille qui, du lac Guier, devait concourir à l'action.

Faidherbe frappa durement tous ceux qui avaient prêté leur concours au retour offensif des Ouolofs ; mais il traita avec bienveillance tous ceux qui avaient gardé la neutralité.

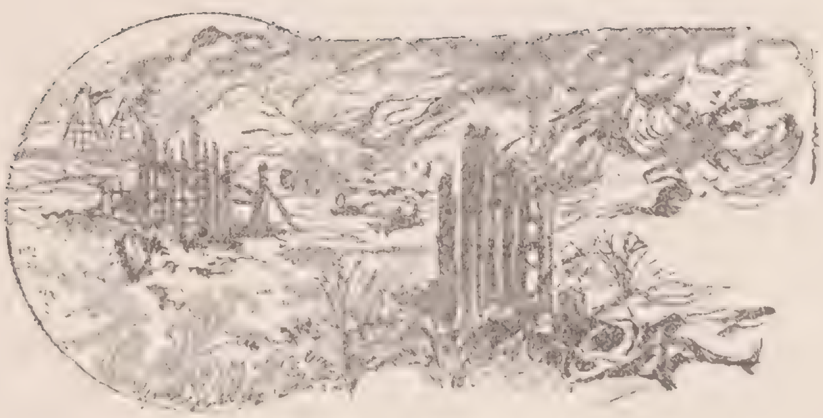
« En vingt jours, dit-il, nous avions donc parcouru deux fois le Oualo, passé trois fois par la capitale de cet Etat et fait cent lieues de marche à terre ; l'état sanitaire était excellent : les noirs déclaraient qu'ils ne reconnaissaient plus les *toubas* (les blancs) et qu'ils pouvaient à peine les suivre. »

Le gouverneur profita habilement des rivalités qui existaient entre les familles du Oualo. Un chef réfugié au Cayor et qui avait manifesté ses sympathies pour la France, *Fara-Penda*, fut chargé de la direction du pays ouolof. Fara-Penda se montra digne de la confiance que Faidherbe lui avait témoignée, autant par sa fidélité à notre pays que par le concours intelligent qu'il prêta au gouverneur pour la pacification du Oualo.

Quelques chefs intrigants empêchèrent le maintien des anciennes institutions dans le Oualo. A la mort de la reine N'dété, ce pays fut déclaré terre française. L'un des fils de la reine défunte, *Sidia*, qui avait été élevé à l'école des otages à Saint-Louis et qui avait beaucoup de sym-

pathie pour la France, devint le chef du cercle de N'der sous la direction du gouverneur.

Le Oualo se soumit entièrement; les occupations agricoles, le commerce des gommes reprirent toute leur activité. La première partie de la tâche de Faidherbe était terminée : le Oualo était sous notre domination ; les populations, mises à l'abri des Maures, pouvaient se livrer tranquillement à leurs travaux habituels.





IV

OPÉRATIONS DE FAIDHERBE CONTRE LES MAURES

Les Maures, de la même race que les conquérants de l'Espagne qui s'arrêtèrent, sous l'effort des Francs de Charles Martel, à Poitiers, occupent la rive droite du Sénégal.

Ce sont des guerriers pillards, des fanatiques religieux. Ils ne se contentèrent pas d'exercer des ravages sur la rive gauche du Sénégal ; mais ils convertirent à l'*Islam*, de gré ou de force, les populations qu'ils soumirent.

Au Sénégal, ils se divisent en trois classes : les *Hassan*, les *asservis*, les *esclaves*.

Les premiers forment l'élément religieux. Ce sont des

hommes de couleur plus ou moins foncée ; ils exercent, sous le nom de marabouts, une dure tyrannie sur les autres classes. L'un d'eux disait à un voyageur français : « Il faut fouler le peuple et l'appauvrir, afin qu'il soit soumis et respectueux. »

Le commerce du Sénégal était entre les mains des Maures qui faisaient des échanges aux escales. Ils détenaient également le commerce du haut Niger.

Le long du Sénégal, les Maures occupent trois positions différentes au point de vue des nations formées de leurs diverses tribus. Ce sont les *Trarzas* à l'ouest, sur le bas Sénégal ; les *Bracknas*, vers le centre du fleuve; les *Donaïch* à l'est, du côté du Sahara.

Les *Trarzas*, nous les connaissons déjà. Ils avaient été châtiés par Faidherbe en deux rencontres dans le Oualo. Mais le gouverneur voulait obtenir la tranquillité de leur côté en allant les battre chez eux, sur la rive droite du Sénégal. Voici en quels termes Faidherbe peint les ennemis qu'il voulait détruire :

« Les guerriers forment à peu près la moitié de la population des Trarzas (les autres étant marabouts et sans armes); ils ont des fusils à deux coups et à pierre, qu'ils achètent à nos comptoirs. Beaucoup d'entre eux sont estropiés aux mains et aux bras par suite de l'explosion de quelqu'une de ces armes; en effet, ces fusils ne sont pas très solides et ils sont souvent trop

chargés, avec deux, trois et quatre balles; ils sont du reste parfaitement entretenus, et leur poignée est généralement renforcée par les forgerons du pays au moyen d'une gaîne ou d'une simple bande de fer poli. Enfin, ils sont toujours renfermés avec soin dans un étui en cuir, d'où on ne les sort qu'au moment de s'en servir pour combattre.

« Les Maures ne sont vêtus, que d'une culotte courte et d'une espèce de *gandoura* qu'ils relèvent latéralement au-dessus de leurs épaules, de manière à laisser les bras entièrement libres, et qu'ils serrent à la taille par une ceinture; avec ces vêtements noirs, la tête nue et leurs longs cheveux bouclés et flottant au vent, ils ont un air excessivement sauvage.

« Leurs selles sont petites et ne pèsent, toutes garnies, que quatre kilogrammes au plus, de sorte que, comme les cavaliers eux-mêmes sont généralement maigres, leurs petits chevaux n'ont pas une grande charge à porter et sont susceptibles de fournir de longues courses.

« Les Maures n'attaquent que pour enlever du butin, ou des captifs; s'il n'y a rien à gagner, ils refusent généralement le combat; ils montrent même moins de vigueur pour défendre leur propre bien que pour enlever celui des autres.

« S'ils veulent attaquer une caravane en route, ils s'embusquent dans l'herbe; et, au moment où la caravane

arrive sur eux, ils tuent à bout portant quelques hommes, se lèvent en poussant des cris; et, si les conducteurs fuient, ils s'emparent du butin; si les conducteurs se défendent, les agresseurs se sauvent généralement eux-mêmes.

« Pour enlever un troupeau, ils le font observer au pâturage pendant quelques jours par des espions; puis, à un moment propice, ils assassinent les bergers, qui sont souvent des enfants, et se sauvent avec le troupeau. S'ils ont à craindre d'être poursuivis, ce sont des cavaliers qui enlèvent le troupeau et le font courir à toute vitesse; et, dans ce cas, une bande de fantassins s'embusque dans l'herbe, sur le chemin que doit suivre la razzia; les maîtres du troupeau en cherchant à rattraper leur bien, tombent dans l'embuscade, perdent quelques hommes et cessent généralement la poursuite.

« S'agit-il d'enlever un village de noirs, les Maures l'entourent pendant la nuit; à un signal donné, ils tirent des coups de fusil et poussent des cris qui pour les habitants sont plus effrayants que les rugissements du lion; les hommes du village se sauvent presque tous et les Maures enlèvent femmes, enfants et bestiaux.

« Les seuls cas où les Maures se battent avec acharnement, c'est dans leurs querelles intestines, suscitées par des haines de famille et de tribus; alors, ils se livrent des combats sérieux, des luttes à mort; mais contre les blancs

et contre les noirs que leurs chefs méprisaient presque également, le point d'honneur consistait pour eux à faire du mal à l'ennemi sans en éprouver. Si un noble Trarza était tué par les blancs ou par les noirs, c'était un déshonneur pour sa famille.

« Du reste, ces espèces d'hommes de proie sont infatigables et pleins d'énergie pour supporter les souffrances et les privations, ils montrent en outre une grande cruauté envers les vaincus et les prisonniers.

« Le Maure a certainement du courage, mais c'est le courage de l'homme qui vit de rapine à main armée. La première condition est qu'il rapporte du butin sans être tué ni blessé; aussi fuit-il devant la résistance...

« Mais ne faut-il pas à une bande de ces brigands un grand courage pour traverser le fleuve à la nage, malgré les croisières et les crocodiles, pour s'engager dans un pays où ils sont détestés, pour passer entre les villages populeux, se cacher pendant des jours et des nuits en pays ennemi, attaquer hardiment un village qui a quelquefois plus de fusils qu'eux, faire des prises considérables et les ramener malgré la poursuite des populations, à travers les forêts, les marigots, les bras du fleuve, où ils peuvent à chaque pas tomber dans des embuscades. »

Le roi des Maures Trarzas, *Mohammed-el-Habib*, dont nous avons déjà parlé précédemment, voyait son autorité

reconnue par les différentes tribus occupant la rive droite du Sénégal. Par son mariage avec la reine du Oualo, il avait eu sous sa domination le Oualo et le Cayor.

Le gouverneur se trouva en difficulté avec Mohammed-el-Habib lorsqu'il voulut obtenir la suppression des escales. Le roi Maure, déjà irrité par les expéditions de Faidherbe dans le Oualo, se déclara ouvertement contre les Français lorsqu'il fut sommé de renoncer à la rive gauche du Sénégal, aux *coutumes*. Pendant longtemps il avait caché les noirs desseins qu'il nourrissait contre les Européens : « Pas de guerre avec les blancs », répétait-il.

Mais les injonctions de Faidherbe le firent éclater ; il répondit au gouverneur du Sénégal en ces termes insolents :

« J'ai reçu tes conditions, voici les miennes : Augmentation des coutumes des Trarzas, des Braknas, des Oualo ; destruction de tous les forts bâtis dans le pays par les Français ; défense à tout bâtiment de guerre d'entrer dans le fleuve ; établissement de coutumes nouvelles pour prendre de l'eau et du bois à *Guet-N'Dar* et à *Bop-Nkior*; enfin, préalablement à tout pourparler, le gouverneur Faidherbe sera renvoyé ignominieusement en France. »

Faidherbe releva le défi de Mohammed par une action décisive. Le roi Maure qui était dans le Oualo vit par lui-même le résultat des opérations militaires du gouverneur; une razzia enleva 3,000 bœufs à nos ennemis.

Mohammed-el-Habib tenta de s'emparer du pont de *Leybar* qui fut intrépidement défendu, avec 13 hommes, par le sergent *Brunier*.

Faidherbe qui avait concentré 1,500 hommes à *Dagana* était retourné à Saint-Louis. A l'annonce de l'agression de Mohammed contre le pont de Leybar, il accourut; mais le roi, ne se croyant plus en sûreté dans le Oualo, traversa le fleuve pour rejoindre son Etat.

Faidherbe transporta la base de ses opérations en plein pays trarza. A la tête de mille hommes de troupes régulières, de 1,500 volontaires, 200 chevaux et 4 obusiers, il se dirigea vers le lac Cayor, dans une région jusqu'alors inexplorée.

La marche fut pénible quoique l'aspect du pays, gracieux ou pittoresque, eût encouragé les soldats dans leur pointe en avant.

La rencontre avec les Maures eut lieu à Dara, à vingt kilomètres du fleuve. Les ennemis se défendirent avec acharnement; mais ils s'épuisèrent vainement dans leur résistance. Dara fut pris et brûlé.

La colonne française revint vers Saint-Louis traînant avec elle 600 prisonniers, 1.600 moutons, 600 bœufs et 20 chameaux.

Mohammed-el-Habib se vit bientôt, grâce aux intelligences que Faidherbe se ménagea avec les autres chefs, exposé à perdre son autorité sur les Braknas qui entrè-



DARA [illegible] PRIS ET BRULÉ (p. 44).

rent en lutte ouverte contre lui. Effrayé, Mohammed demanda une trêve qui fut accordée en juin 1857.

Les hostilités reprirent bientôt par suite des intrigues de Mohammed-el-Habib. De nombreuses tribus maures se préparèrent à marcher en lutte contre nous. Une expédition fut préparée contre elles et ne réussit pas.

Faidherbe répara cet échec par une nouvelle action décisive, dans la direction du lac *Cayor*.

Mohammed ne se rebuta pas à la suite de cette expédition. Il pénétra dans le Oualo, s'approcha de Saint-Louis, brûla le village de *Gaudon* et parvint à s'échapper à la poursuite du gouverneur, emmenant 80 captifs, femmes ou enfants.

Ely, fils de Mohammed, dirigea une attaque contre un *blockaus* défendu par le caporal *Valette* à la tête de huit hommes. L'énergie de Valette et de ses compagnons sauva le blockaus ; les Maures s'enfuirent après avoir perdu dix hommes.

La situation se compliqua par l'arrivée de nouvelles bandes dans le Oualo. Toutes furent chassées.

Le capitaine *Bilhau*, avec ses spahis, extermina l'une d'elles à *Langobé*. Mohammed lui-même échoua dans sa tentative sur l'île de Thiong.

Enfin, un chef ouolof de notre parti enleva 800 chamelles du troupeau royal. La division se mit parmi nos ennemis. Mohammed découragé demanda la paix.

Elle fut signée le 20 mai 1858 avec les Trarzas.

Les Donach, puis les Bracknas suivirent l'exemple et, le 10 juin, la rive droite du Sénégal rentrait dans le calme après trois années de troubles suscités par les prétentions de Mohammed-el-Habib.

Le traité de paix, que nous donnons en son entier, était ainsi conçu :

Traité de paix avec le roi des Trarzas.

(20 mai 1858.)

Gloire à Dieu, maître des mondes, créateur de tout ce qui existe dans les cieux et sur la terre !

Au nom de Sa Majesté Napoléon III, empereur des Français, Louis Faidherbe, lieutenant-colonel du génie, officier de la Légion d'honneur, gouverneur du Sénégal et dépendances, d'une part, et Mohammed-El-Habib, roi des Trarzas, d'autre part,

Pour mettre fin à la guerre qui dure depuis trois ans entre les Français et les Maures, ont conclu le traité de paix suivant :

Article Premier. — Le roi des Trarzas reconnaît en son nom et au nom de ses successeurs, que les territoires du Oualo, de Gaé, de Bokol, du Toubé, de Dialakhar, de Gandiole, de Thiong, de Djiaos et de N'diago appartiennent à la France et que tous ceux qui les habitent ou les habiteront plus tard sont soumis au gouvernement fran-

çais, et, par suite, ne peuvent être astreints à aucune espèce de redevances ni de dépendances quelconques envers d'autres chefs que ceux que leur donnera le gouverneur du Sénégal.

Art. II. — Le roi des Trarzas reconnaît en son nom et au nom de ses successeurs, que le gouverneur du Sénégal est le protecteur des États ouolofs, du Dimar, de Djolof, du Ndiambour et du Cayor. Comme quelques-uns de ces États sont tributaires des Trarzas, c'est par l'intermédiaire du gouverneur que les tributs seront perçus et livrés au roi des Trarzas, et c'est par lui que seront levées les difficultés qui pourraient s'élever entre le roi des Trarzas et ces États. En conséquence, aucun Maure armé ne traversera le fleuve pour aller dans ces pays, sans le consentement préalable du gouverneur.

. . . .

Art. X. — Le présent traité servira seul, à l'avenir, de base aux relations politiques et commerciales des Français avec les Trarzas. Tous les traités et conventions antérieurs sont annulés de plein droit et du consentement des parties contractantes.

Fait et signé en triple expédition, à Saint-Louis, le 20 mai 1858.

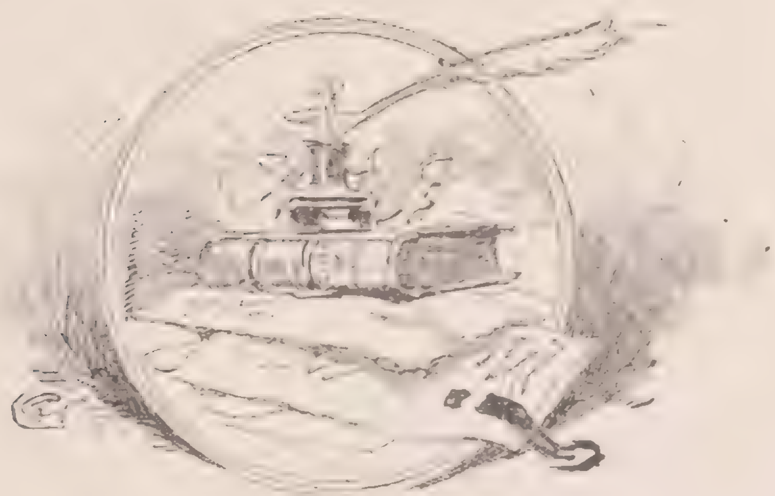
Signé : L. Faidherbe.

Celui qui lira ces présentes, saura que Mohammed-el-

Habib donne son assentiment à ce traité de paix entre lui et les Français, traité qui lui a été apporté par Kffiaroum de la part de son père Mokhtar-Sidi, le dimanche dixième jour du mois de Choual de l'année 1273 de l'hégire.

MOHAMMED-EL-HABIB, roi des Trarzas, à ses successeurs et à ses peuples.

Ce traité fut fidèlement exécuté par Mohammed. Après la mort de ce dernier (1871), son fils Ely conclut un nouveau traité avec les Français, en 1877.





V

GUERRE CONTRE LES MUSULMANS DU HAUT-SÉNÉGAL

La tranquillité du Bas-Sénégal étant assurée, Faidherbe porta tous ses efforts vers le haut du fleuve où nos possessions de *Médine* et de *Bakel* étaient exposées, depuis 1854, aux coups des Musulmans soulevés à la voix d'un prophète, *El-Hadj-Omar*, qui rêvait de fonder un royaume comprenant les régions du Niger et du Sénégal.

Ce prophète joignait à une audace peu commune un véritable génie d'intrigue et de ruse.

C'était un nègre *toucouleur* qui avait fait le pèlerinage de La Mecque. Il séjourna pendant plusieurs années dans la ville sainte. Quand il revint s'établir au Sénégal,

il groupa bientôt un grand nombre de disciples ou *talibés* qui lui firent une réputation de sainteté propre à frapper l'esprit des foules ignorantes. Ses partisans lui attribuaient le don des miracles. Doué d'une voix éclatante et d'un physique imposant, il soulevait l'enthousiasme par ses prédications enflammées contre les blancs, les ennemis de l'Islam.

Pendant quelque temps, il se contenta d'attaques verbales; mais ses incursions dans le Sénégal devinrent si audacieuses, que le gouverneur prit des mesures pour les faire cesser.

En 1854, il s'était établi dans le Kaarta et avait lancé une armée dans le Bambouck, sur la rive gauche du Sénégal. Les commerçants furent pillés, rançonnés; des excès affreux signalèrent le passage du prophète qui changeait en désert tous les villages qu'il traversait.

Ses succès eurent leur retentissement jusque dans Saint-Louis où la population musulmane, agitée par la proclamation de la guerre sainte, manifestait ouvertement sa haine contre les Français.

La proclamation d'Omar montrait quels rêves ambitieux hantaient le cerveau de ce nouveau Mahomet :

« Maintenant, je me sers de la force, et je ne cesserai que lorsque la paix me sera demandée par votre tyran qui devra se soumettre à moi, suivant ces paroles de notre maître: « Fais la guerre aux gens qui ne croient ni en

« Dieu, ni au jugement dernier, ou qui ne se conforment
« pas aux ordres de Dieu et de son prophète, au sujet des
« choses défendues, ou qui, ayant reçu une révélation,
« ne suivent pas la vraie religion (les juifs et les chré-
« tiens) jusqu'à ce qu'ils paient la *Djezia* (tribut reli-
« gieux) par la force et qu'ils soient humiliés.

« Quant à vous, enfants de N'dar (Saint-Louis), Dieu vous défend de vous réunir à eux : il vous a déclaré que celui qui se réunira à eux est un infidèle, comme eux, en disant :

« Vous ne vivrez pas pêle-mêle avec les juifs et les
« chrétiens ; celui qui le fera est lui-même un juif et
« un chrétien.

« Salut ! »

Toutes les populations musulmanes établies sur les bords du Sénégal étaient en ébullition : les *Toucouleurs*, les *Foulas*, les *Sarrakholés*, les nègres du Rhasso.

Ce qui rendait la situation plus périlleuse encore, c'est que la guerre sainte des Musulmans se produisait au moment où la lutte contre les Trarzas battait son plein.

A ce moment, Faidherbe vit clairement qu'il fallait diriger alternativement ses efforts sur chacun de nos ennemis. Pendant la saison sèche il s'occupa des Maures ; au moment des pluies, il profita des hautes eaux du Sénégal pour aller repousser les musulmans d'Omar.

Pendant l'année 1855, une insurrection des musulmans de Bakel fut sévèrement châtiée par le lieutenant *Bargone* qui ordonna la destruction des maisons des rebelles.

Faidherbe alla en personne à Bakel pour encourager la garnison très éprouvée à ce moment. Monté sur l'*Épervier*, il châtia les villages hostiles. Il retourna à Saint-Louis ensuite pour en ramener des renforts.

Pendant son absence, le commandant des troupes françaises, le capitaine *Parent*, tenta d'emporter un camp de *Sarrakholés*, à Maunaël. Il échoua et battit en retraite.

Faidherbe revint à Bakel avec 250 hommes que transporta le vapeur l'*Épervier*. Malgré ce renfort, le gouverneur échoua à son tour dans l'attaque d'un camp de Sarrakholès.

Cet insuccès de nos armes donnait une force nouvelle à Omar qui augmentait sans cesse son action sur les tribus hostiles aux Français. Ses prétentions devenaient de jour en jour plus impérieuses : « Les blancs, disait-il, ne sont que marchands. Qu'ils apportent des marchandises dans leurs bateaux, qu'ils me payent un fort tribut quand je serai maître des noirs, et je vivrai en paix avec eux. Mais je ne veux pas qu'ils forment des établissements à terre, ni qu'ils envoient des bâtiments de guerre dans le fleuve. »

Si Omar réussissait à réduire les Français à la situation de *marchands*, sans aucune attache territoriale, c'en

était fait de leur puissance au Sénégal. Pour Faidherbe, la question était de la plus haute importance : *Être ou ne pas être.*

Le gouverneur avait trop de résolution pour reculer devant ce nouvel ennemi, plus dangereux que le roi des Trarzas.

Il réunit toutes les forces militaires dont il pouvait disposer : douze cents hommes environ ; et, par une marche rapide, arriva devant Médine.

Faidherbe n'y trouva aucun ennemi ; le dernier détachement de l'armée d'Omar avait quitté la place la veille de l'arrivée du gouverneur. Un roi indigène, *Sambala*, dont la fidélité aux Français était sujette à caution, attendait Faidherbe à l'entrée de la ville.

Le gouverneur lui dit :

— Je viens te demander compte du pillage de traitants.

— Ce pillage, c'est le marabout El-Hadj-Omar qui l'a fait. Moi, qui ai toujours été l'ami des Français, j'ai cherché à l'empêcher. J'ai offert cent esclaves au marabout pour qu'il respectât vos biens : il a répondu qu'il allait me couper le cou, si je disais un mot de plus en votre faveur.

— Je te crois ; mais alors tu avoues que tu n'es plus le maître chez toi et que tu es incapable de protéger toi-même tes hôtes contre les Toucouleurs.



DOUZE CENTS HOMMES ENVIRON, PAR UNE MARCHE RAPIDE... (p. 54).

— C'est vrai.

— Eh bien, je vais me charger de le faire. Tu vas me vendre un terrain où je bâtirai un fort.

— Tu peux le prendre pour rien, puisque tu es le maître ici.

— Non, je n'agis pas comme les marabouts et je ne dépouille pas les gens parce que je suis plus fort qu'eux ; voici le prix du terrain que je vais te désigner: 5,000 fr. une fois payés et 1,200 fr. de cadeaux par an.

— J'accepte tes conditions.

« Le terrain concédé comprenait non seulement un vaste emplacement de quatre hectares pour le fort, dans la situation la plus favorable, mais encore toute la rive gauche du fleuve, depuis Médine jusqu'aux cataractes du Félou, c'est-à-dire sur trois kilomètres de largeur. » (*Faidherbe*).

Aussitôt les travaux commencèrent. Six cents hommes encouragés par la présence et l'ardeur de leur chef, poussèrent les travaux avec la plus grande activité. En vingt jours (15 septembre — 5 octobre), le fort fut construit. « C'était un quadrilatère bastionné de 30 mètres de côté, avec une pièce de canon dans chaque bastion. La garnison se composait, outre le commandant, en fait de blancs, de 2 artilleurs, 1 sergent et de 5 hommes d'infanterie de marine. Avec cela une vingtaine de soldats noirs et une vingtaine de matelots noirs. » Le com-

mandement de ce fort fut confié à un vieux traitant mulâtre, *Paul Holl*, que son intelligence du pays et son intrépidité rendaient digne de la confiance de Faidherbe (1855).

Cet acte d'énergique volonté du gouverneur produisit un excellent effet sur les chefs indigènes qui se déclarèrent pour nous. L'un d'eux, *Boubakar*, se mit à la poursuite d'Omar et le chassa du pays, sans cependant que son action jointe aux opérations des Français ait pu le pacifier complètement.

Au mois de mars 1857, Omar reparut dans le Khasso. Les chefs indigènes, oubliant leurs promesses envers Faidherbe, se soumirent au marabout qui disposait d'une armée de quinze mille hommes.

Le fort de Médine restait comme un îlot au milieu des bandes de musulmans dont l'exaltation religieuse était arrivée à son comble. Sambala seul nous était resté fidèle.

Paul Holl et Sambala ne disposaient que de forces très restreintes: un millier d'hommes de couleur environ et et quelques blancs.

Une première attaque des Musulmans ne leur réussit pas; ils battirent en retraite après avoir perdu six cents hommes. Paul Holl avait fait occuper un îlot près de Médine.

C'est sur ce point que se porta tout l'effort des Musulmans. Grâce à la diversion d'un sergent de marine,

Desplats, l'attaque de nos ennemis fut vaine. Les Musulmans reculèrent.

Trois fois, l'assaut fut donné au *tata* de Sambala qui résista victorieusement.

Omar changea alors de tactique. Il bloqua le fort de Médine et le tata de Sambala.

Pendant le blocus, les défenseurs de nos postes montrèrent un héroïsme remarquable.

Les Musulmans sommèrent Paul Holl de se rendre.

« Jamais un noir n'entrera de force dans la maison d'un blanc », répondit-il fièrement.

A Sambala, qui lui demande des munitions, il répond :

« J'ai là beaucoup de poudre ; mais n'avons-nous pas assez tué d'ennemis ! L'air en est empesté. Attends le jour du combat et n'aie peur : la délivrance approche. »

Faidherbe n'oubliait pas les héroïques défenseurs de nos établissements du Haut-Sénégal. Il arrive sur le théâtre des hostilités vers le commencement de juillet.

Son arrivée ranime le courage des assiégés. La vue des uniformes français transporte Paul Holl et ses compagnons. Il court à la cloche du fort, appelle son monde :

« Voilà les blancs ! Voilà les hommes du Sénégal ! Voilà le gouverneur ! Courons à l'ennemi ! »

Les Musulmans débordés ne résistent que pendant

quelques heures et se dispersent après avoir subi des pertes sérieuses.

Paul Holl tombe dans les bras de Faidherbe en pleurant de joie et de reconnaissance.

Médine était délivrée!

Omar continua les hostilités pendant trois ans. De nombreux combats où l'intrépidité, la prudence, la ténacité du gouverneur se montrèrent brillamment amenèrent enfin le triomphe de nos armes. Omar s'était retiré au fond du Bambouk à la suite de sa retraite de Médine (1857).

Mais son inaction fut de courte durée. En 1858, au mois d'avril, à la tête de ses partisans, il reprit une vigoureuse offensive. Ses ravages s'étendirent sur le *Bondou* et le *Fouta*.

Faidherbe ne s'était pas reposé après ses succès; il prévoyait le retour des incursions d'Omar et avait préparé une expédition pour les repousser.

Une flotille transporta les forces françaises à Bakel. A l'approche de Faidherbe, Omar quitta les rives du Sénégal et se retira au centre du Fouta, de manière à faire craindre de sa part une diversion sur Saint-Louis.

Faidherbe envoya des renforts dans le Oualo et resta dans la région du Haut-Sénégal. Il y négocia habilement avec les chefs du Bambouk où il établit la prépondérance de la France.

Faidherbe revint prendre quelques jours de repos à Lille. A son retour au Sénégal, il retrouva à peu près la même situation qu'avant son départ ; Omar, par sa présence, entretenait un état de guerre permanent dans le Fouta et sur les bords du Sénégal supérieur.

Le gouverneur se transporta immédiatement en face de son adversaire qui se retira lentement et passa sur la rive gauche du fleuve, abandonnant ses idées de conquête du Sénégal.

En 1860, il fit des avances pour établir, entre la France et lui, un accord délimitant nos possessions.

Faidherbe dicta à Omar les conditions suivantes qu'il accepta :

« La limite entre les Etats d'El-Hadj-Omar et les pays placés sous la protection de la France sera marquée par le Sénégal, de Médine à Bafoulabé, puis par le Bafing. Les hostilités cesseront des deux côtés. Le commerce se fera librement entre les deux pays qui garderont leurs sujets et leurs captifs comme ils l'entendront. On ne rendra ni sujets ni captifs qui se sauveraient d'un pays dans l'autre. »

Quelque temps après la paix, Faidherbe envoya un de ses officiers à Omar comme ambassadeur. Le marabout donna partout l'ordre de recevoir cet officier avec les plus grands égards.

VI

GUERRES DU CAYOR ET DE LA CASAMANCE



Le fleuve de la *Casamance*, situé dans la partie méridionale du Sénégal, traverse des pays fertiles qui sont habilement cultivés par des indigènes presque sauvages. Ceux de la basse Casamance sont « plus sauvages que tous ceux à qui nous avions eu affaire auparavant. Ils ne sont qu'en partie armés de fusils ; un grand nombre de leurs guerriers combattent encore avec des javelots et des boucliers en peau de buffle. Cependant ceux de Caronne sont tous bien armés et ont une grande réputation de bravoure dans le pays. »

Ces indigènes appelés *Malinkés* ou *Maudingues* suivent la religion musulmane. Ils vinrent s'établir en conquérants dans les plaines de la Casamance et soumirent les noirs ou Fouloups à la plus dure servitude.

L'arrivée des Français força les Malinkés à se retirer

vers la haute Casamance. Là, ils se livrèrent alternativement à la culture de leurs terres et à la rapine sur les villages noirs.

Nos nationaux et les peuplades qui s'étaient placées sous notre protection ayant eu à se plaindre d'horribles exactions des Malinkés, Faidherbe dirigea, contre eux, en 1859, une expédition sous les ordres de *Pinet-Laprade*, commandant de *Gorée*.

La flottille remonta la Casamance et se montra inopinément devant *Hilor* défendu par plusieurs milliers d'indigènes.

L'artillerie de la flottille jeta le désordre parmi les défenseurs de Hilor. Quand Pinet-Laprade jugea que l'assaut pouvait réussir, il lança une colonne sur le poste qui succomba après une résistance acharnée des Malinkés.

L'expédition se dirigea vers le village de Thioncq. Une tribu amie, celle des Djougouttes vint renforcer nos rangs. Ce secours ne devait pas nous être inutile. Nous avions affaire à des hommes déterminés ayant la plus grande confiance dans leur valeur et leurs armes. L'approche des Français provoqua parmi eux des clameurs sauvages.

« Ce fut un singulier spectacle pour nos troupes que cette nuée de noirs armés, quelques-uns de fusils, mais la plupart de lances et d'immenses boucliers ronds en peau de buffle, venant nous défier à vingt-cinq pas. Accueillis par un feu de mousqueterie bien dirigé et par quelques



LA FLOTTILLE REMONTA LA CASAMANCE (p. 62).

fusées de guerre habilement lancées par l'artillerie, ils s'arrêtèrent frappés d'étonnement. »

Pinet-Laprade ne leur laissa pas le temps de se remettre de leur stupéfaction. Une charge furieuse dispersa, en un instant, les Malinkés qui nous avaient attendus avec la plus grande confiance dans leur succès.

L'activité, la bravoure tenace de Faidherbe avaient eu l'immense résultat de donner le Sénégal comme limite de nos possessions sénégalaises.

Ce résultat obtenu, le gouverneur se donna pour but d'étendre notre domination sur les peuplades de la côte, vers le Cayor, le Saloun et la Casamance. Les opérations dirigées de ce côté ne devaient pas rencontrer autant de difficultés que celles entreprises contre les Trarzas et les Musulmans.

D'un côté, les moyens d'attaque de Faidherbe étaient devenus plus puissants ; et, d'autre part, les chefs indigènes qu'il avait devant lui n'étaient pas en état de lui opposer une résistance aussi énergique que Mohammed-El-Habib et Omar. Il ne faudrait pas cependant n'accorder que peu de mérite au succès des opérations dirigées de ce côté : le gouverneur eut à vaincre de grandes difficultés dont son habileté et sa bravoure personnelle eurent raison.

Le *Cayor* s'étend le long de la côte depuis Saint-Louis jusqu'à Gorée. Les habitants qui sont surtout agriculteurs suivent la religion musulmane.

Leur souverain, appelé *damel* est un roi absolu. Il établit son pouvoir par la caste militaire des *tiédos* « sicaires qui vont piller les villages, dévaster les récoltes, tuer les hommes, suivant les ordres de leurs maîtres ».

Le Cayor s'était montré favorable aux Trarzas ; de plus, nos traitants avaient eu souvent à supporter les exactions des Tiédos. Ce double motif eut pour résultat d'amener Faidherbe à mettre le Cayor sous notre dépendance.

L'expédition comptait 2.100 hommes de toutes armes : « infanterie de marine, spahis, tirailleurs algériens, volontaires indigènes, un peloton du train des équipages, deux canons rayés, quatre obusiers de montagne, deux chevalets de fusées ». Faidherbe avait pris la direction de cette petite armée, la plus importante qu'il eût conduite jusqu'ici.

Le damel, *Macadou* s'enfuit dès l'arrivée de nos troupes. Faidherbe construisit quelques *fortins* qui reçurent de faibles garnisons. Macadou fit, peu après, son entière soumission. Il promit, par traité, d'assurer la sécurité sur la route de Saint-Louis à Gorée, de protéger les Français et leurs alliés établis ou voyageant dans ses Etats.

Il s'engagea également à ne plus vendre, comme esclave, aucun de ses sujets libres et à ne plus réduire en esclavage les étrangers voyageant dans le Cayor.

En échange de ces concessions, Faidherbe lui donna trois chevaux et dix mille francs. La protection de la

France lui était garantie en cas de révolte ou de guerre (1er février 1861). Mais la soumission du damel n'était pas sincère. La présence de nos soldats ne l'empêcha pas de permettre le retour des exactions de toutes sortes qu'il s'était engagé de réprimer : le pillage des villages, l'esclavage des étrangers.

L'intervention de Faidherbe devint nécessaire encore une fois. Le gouverneur résolut de frapper le damel dans sa capitale même, à *Nguiguis*. Sa marche foudroyante épouvanta Macadou qui s'enfuit de nouveau; ses tiédos furent exécutés impitoyablement.

Macadou ne s'était pas soumis cependant; bien loin de là; il prit l'offensive, menaça nos établissements et essaya de soulever, par ses intrigues, les Maures contre nous.

Faidherbe poursuivit résolument ses opérations contre Macadou. Son ardente activité lui fit faire face partout à tous les dangers.

Macadou, que sa tyrannie avait rendu odieux à ses sujets, se trouva bientôt environné de difficultés que la compétition d'un chef indigène, *Madiodio*, vint gravement compliquer.

Faidherbe soutint le rival de Macadou qui en fut réduit à chercher un refuge dans le Saloun et le Baol. Madiodio nous aida dans l'œuvre de pacification que son autorité assura d'une manière complète.

Malheureusement, le nouveau damel se montra peu

digne de notre protection par son apathie et son intempérance. Ses sujets le dépossédèrent du pouvoir et proclamèrent à sa place un descendant de Macadou, appelé *Lat-Dior*. Celui-ci, malgré un simulacre de soumission à la France, nous était hostile. Il laissa les tiédos exercer leurs brigandages habituels et les poussa à la révolte contre les agents français.

Faidherbe qui avait quitté le Sénégal pendant quelque temps y revint avec des subsides importants de la métropole. Il démembra le Cayor dont la partie septentrionale fut rattachée au Sénégal. Lat-Dior s'enfuit à son tour. Le Cayor ne fut réellement soumis qu'après une campagne longue et dangereuse au cours de laquelle l'autorité de Madiodo fut restaurée.

Faidherbe signale, dans cette expédition, deux faits d'armes très honorables pour nous.

Le capitaine du génie *Lorans*, engagé imprudemment dans une attaque contre Lat-Dior, se vit bientôt entouré d'une nuée d'ennemis. Il s'efforça vainement de se dégager.

« Tout le monde comprit qu'il n'y avait plus qu'à mourir dignement. Le capitaine Lorans et le capitaine de tirailleurs *Chevrel*, démontés tous deux, et ce dernier blessé, a. sistèrent stoïquement jusqu'à leur mort, à la destruction de leurs hommes, tirailleurs et ouvriers, qui combattirent jusqu'au dernier soupir. Les sept canonniers et l'adjudant *Guichard* se firent hacher sur leur pièce.

« Le peloton de spahis, confondu au milieu d'une affreuse mêlée où il ne reconnaissait plus ni amis ni ennemis, dégagea le damel Madiodio et, tout en perdant son chef, le lieutenant *Duport de Saint-Victor* et quatre spahis, il parvint à atteindre Nguiguis, ramenant le damel et huit spahis blessés. Les vainqueurs poursuivirent les fuyards jusqu'à la redoute d'où ils se firent repousser en faisant des pertes sensibles. »

Le colonel Pinet-Laprade à la tête de 1.000 hommes de troupes régulières et de 3.000 volontaires, fut chargé par Faidherbe de venger notre défaite.

La cavalerie ennemie était supérieure à la nôtre. Mais notre artillerie imposait aux indigènes, par ses feux à longue portée.

« Lorsque l'ennemi parut suffisamment ébranlé par notre feu, les clairons sonnèrent la charge et la colonne s'avança dans l'ordre le plus imposant jusqu'à deux cents mètres des positions de l'ennemi. Alors les trois pelotons d'infanterie de marine, qui marchaient déployés en tête, prirent le pas de course, sous les ordres du chef de bataillon d'infanterie de marine de *Barolet*, et enfoncèrent le centre de l'armée de Lat-Dior aux cris de *Vive l'Empereur !*

Le capitaine *Baussin*, commandant l'escadron de spahis reçut l'ordre de charger à fond par la trouée qu'avait pratiquée l'infanterie; à sa suite s'élancèrent avec un élan invincible nos trois mille auxiliaires.

« La poursuite fut poussée jusqu'à quatre lieues du champ de bataille. L'horizon était embrasé par l'incendie de tous les villages de la contrée. A trois heures du soir, nos auxiliaires rentraient encore au camp chargés de butin. »

Lat-Dior ne se releva pas de sa défaite du 12 janvier 1864. Il fut bientôt obligé de quitter le Cayor. Madiodio ne pouvait pas nous être utile. Paresseux et ivrogne, il fut révoqué. Le Cayor fut divisé en cantons placés sous l'autorité de chefs indigènes dépendant absolument du gouverneur.

On favorisa les habitants du Cayor par de larges avances pour leurs semailles, ce qui nous les rendit favorables.

Lat-Dior revint au Cayor qu'il troubla de nouveau. Faidherbe crut le ramener à la France en lui rendant le pouvoir. Ce fut peine perdue. Comme les autres damels, Macadou ou Madiodio, il n'éprouvait que de la haine pour ceux qui empêchaient ses pillages et ses exactions dont le produit formait le plus clair de ses revenus.

Bientôt une nouvelle complication vint retarder l'œuvre de Faidherbe dans la pacification du Cayor. Un prophète, *Maba*, voulut se tailler un empire dans le Sénégal. Il s'empara d'une partie du *Saloun*. Il s'attaqua ensuite aux possessions françaises. Un de nos postes, *Kaolak*, entouré d'une multitude d'ennemis, ne fut sauvé que par la valeur du sergent *Burg*. L'ennemi, après avoir livré de furieux assauts, pendant toute une journée, se retira ayant perdu plus de trois cents hommes.

Maba augmenta considérablement ses possessions à la mort des rois du Cayor et du Saloun. « A la fin de 1864, il consentit à signer un traité, dans lequel, reconnu comme chef du *Badibou* et du Saloun par le gouvernement français et par les rois du Cayor, du Baol, du Djolof et du Sine, il s'engagea à respecter les territoires de ses voisins et à accepter, ainsi que les autres parties contractantes, la médiation de la France pour les difficultés qui pourraient s'élever entre eux. »

Maba avait de grandes ambitions. Il prépara secrètement une expédition et se jeta à l'improviste sur le Djolof qui subit sa domination.

Maba échoua dans une attaque sur le Cayor. Faidherbe, par des manœuvres habiles, le força à s'éloigner.





VII

Notre colonie du Sénégal ne pouvait se développer qu'en cherchant à établir des relations commerciales avec les peuplades voisines. Les expéditions de Faidherbe avaient eu pour résultat d'établir la sécurité des traitants à l'intérieur du Sénégal et de leur permettre d'étendre leurs entreprises avec le Soudan.

Faidherbe ne crut pas sa mission terminée lorsqu'il eut, par la force des armes, soumis les rois indigènes à notre domination et détruit la puissance des Maures et des Musulmans. Il envoya dans les pays voisins du Sénégal des officiers hardis et intelligents dont la mission était de nouer des relations politiques et commerciales avec les chefs de ces pays (1860).

Les noms de ces braves auxiliaires de Faidherbe méritent d'être cités ici.

Le capitaine d'état-major *Vincent* traversa le pays des Trarzas, l'Adrar. Il eut l'occasion de visiter, dans ce voyage une curieuse mine de sel gemme de trois à quatre kilomètres carrés. Il rapporta de précieux renseignements sur ces contrées restées presque inconnues jusqu'à nos jours. *Bourrel*, enseigne de vaisseau, parcourut le pays des Braknas, en compagnie de *Allioun-Sal*, sous-lieutenant aux spahis indigènes.

Ce dernier entreprit ensuite seul, en 1861, de gagner *Tombouctou*, puis d'atteindre l'oasis de *Touat*. Son voyage, fut très périlleux par la nature même du pays qu'il voulait parcourir : la faim, la soif, la captivité lui firent sentir à quelles difficultés il s'était exposé. Il parvint à s'échapper, grâce à l'aide d'un chef *touareg* et rentra au Sénégal. Il mourut deux ans après. Ses services lui avaient valu la croix de la Légion d'Honneur et le grade de lieutenant.

Le sous-lieutenant d'infanterie de marine *Pascal* entreprit, vers 1859, d'explorer le Bambouk et le Natiaga, pays montagneux renfermant de nombreux gisements aurifères.

Pascal surmonta de grandes difficultés et remplit entièrement la mission qui lui avait été confiée. Sa bonne humeur n'avait pas été altérée par les fatigues d'une expédition longue et dangereuse ; à son retour, il écrivait : « Je suis rentré à Saint-Louis à moitié fou et mon corps ne tenant plus ensemble... Ah ! si, en ce moment, le gouverneur ne m'avait pas dit : « *Vous avez mérité la croix, et*

vous l'aurez », ma foi, je ne sais ce qui serait advenu de moi... ; mais il l'a dit, et la croix est venue. »

Lambert, lieutenant d'infanterie de marine, pénétra dans le *Fouta-Djallon* pour y établir des relations d'amitié avec les chefs indigènes. Il y fut bien reçu. Le désir de ces chefs de voir des blancs, de commercer avec eux ; les cadeaux de Faidherbe rendirent la mission de Lambert beaucoup plus aisée.

Dans un palabre solennel, Lambert lut la lettre de Faidherbe aux *almamys* (chefs) *Oumar* et *Sidi-Ibrahima*. Oumar, enthousiasmé par les vœux que Faidherbe formait pour sa prospérité, s'écria :

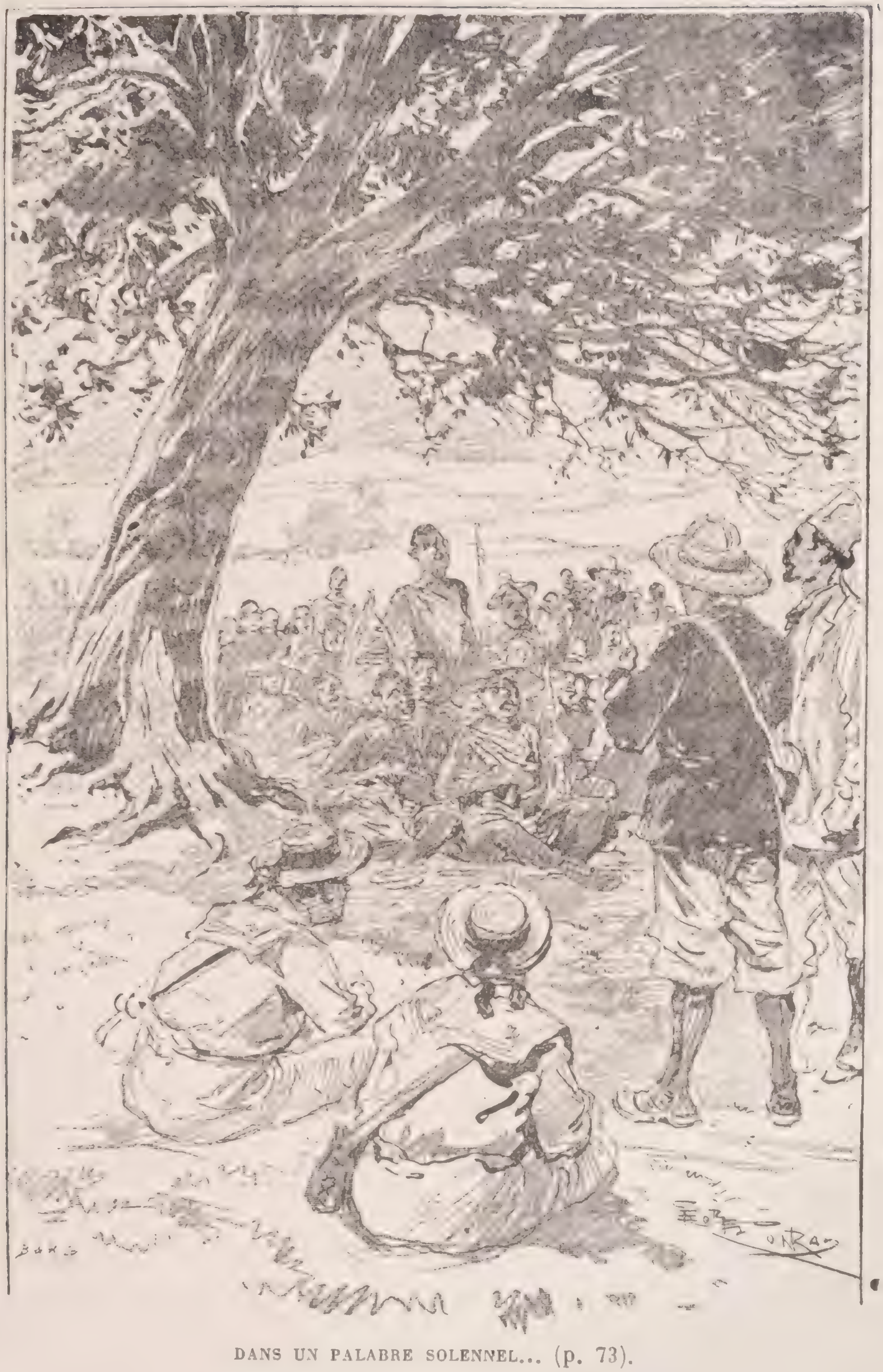
« Des lieux où le soleil se lève et de ceux où il se couche, du côté de la droite et du côté de la gauche, je reçois journellement des envoyés. Mais aucun ne peut me faire le plaisir que me cause celui qui vient de la part du gouverneur de Saint-Louis. Car lui aussi est un grand chef, un puissant monarque. Comme moi, il est connu à l'orient et au couchant, au nord et au midi et partout on l'aime : car il ne veut que la justice. Je prie Allah de maintenir entre nous une étroite amitié et de bonnes relations commerciales. Il faut espérer qu'Allah exaucera nos vœux. »

Le lieutenant de vaisseau *Mage* avait exploré le Taggant, vers 1860. En 1864, il sollicita, avec le chirurgien de marine *Quentin*, « d'explorer la ligne qui joint nos établissements du haut Sénégal avec le haut Niger et spécialement

avec *Bamakou*, qui paraît le point le plus rapproché en aval duquel le Niger ne présente plus peut-être d'obstacles sérieux à la navigation jusqu'à Boussa. »

La mission Mage avait une grande importance. Elle était à la fois militaire et commerciale. Afin de protéger nos possessions du haut Sénégal, Mage devait établir des postes assez rapprochés les uns des autres pour assurer la sécurité des trafiquants. Il nous serait alors facile d'amener les Soudanais à prendre la voie du Sénégal pour gagner la côte au détriment de la voie du Maroc qui favorisait singulièrement les Anglais et les marchands d'esclaves.

Faidherbe adressa à Mage les instructions suivantes : « Pour chaque point où vous croiriez qu'un poste pourrait être établi, donnez-moi : un levé topographique des lieux ; des renseignements sur les matériaux de construction, bois, pierres, terre à briques, pierre à chaux ou à plâtre qui se trouvent sur la place ou à des distances que vous déterminerez, sur les productions naturelles susceptibles de fournir un aliment au commerce, sur la densité de la population du lieu même et des provinces voisines, sur la nature et l'importance des relations commerciales dont ce lieu pourrait devenir le centre... Quelles que soient les circonstances où vous vous trouverez et le rôle que vous serez obligé de prendre pour vous tirer d'embarras, ne faites rien qui puisse contrecarrer nos projets d'approvisionner le Soudan occidental par la ligne du Sénégal et par l'inter-



DANS UN PALABRE SOLENNEL... (p. 73).

médiaire des noirs, en supplantant les Sahariens et les Marocains, qui sont en possession de ce marché. »

On ne peut s'empêcher de remarquer la précision de ces instructions qui visent les détails les plus variés.

Mage eut une dernière entrevue à Bakel avec le gouverneur qui lui remit une lettre pour Omar. Voici le texte de cette missive adressée à l'adversaire le plus redoutable de Faidherbe : « Gloire à Dieu seul! Que tous les bienfaits accompagnent ceux qui ne veulent que le bien et la justice.

« Le général gouverneur de Saint-Louis et de tous les pays qui en dépendent, à El-Hadj-Omar, prince des croyants, sultan du Soudan central.

« Cette lettre est pour t'annoncer qu'aussitôt après la saison des pluies, j'enverrai un de mes chefs vers toi, comme tu l'as désiré autrefois.

« Cet officier, homme très distingué, est investi de mon entière confiance.

« Il causera avec toi des affaires qui nous intéressent et te fera des propositions importantes au sujet d'un commerce qui pourrait te rapporter des droits considérables.

« Il te remettra une lettre de moi, afin que tu ne puisses pas douter qu'il est mon envoyé. C'est à toi de donner des ordres pour que lui et ses hommes puissent passer librement sur tes Etats, qu'ils traverseront par la route des

Djawaras et du Fouta-Dougou, et qu'ils ne soient ni arrêtés ni inquiétés en aucune façon. — Salut.

« *Le Gouverneur*,
« FAIDHERBE. »

Omar avait disparu. Ce fut son fils *Ahmadou* qui reçut les envoyés de Faidherbe. Mais les guerres interminables du Soudan ne permirent pas à Ahmadou de s'occuper sérieusem nt des questions commerciales. Mage et Quentin séjournèrent deux années à Ségou sans obtenir de résultat décisif. Ils revinrent convaincus que le Niger est la meilleure voie de pénétration vers le Soudan et que l'action de la France, dans ce pays, ne serait sérieuse qu'à l'aide d'opérations militaires.

« Si la France veut intervenir d'une manière efficace dans la politique du Soudan, il n'y a, suivant moi, qu'un moyen sérieux : c'est de remonter le Niger avec des bâtiments, soit qu'on parvienne à leur faire franchir le rapide de Boussa, soit qu'on les construise au nord de ce barrage. » (*Mage*.)

Les voyages d'exploration organisés par Faidherbe eurent pour résultat immédiat de faire connaître la France aux populations voisines et de se renseigner sur les moyens à employer pour assurer sa domination sur le Soudan, pays riche et populeux. « Il faut, écrivait Faidherbe en 1868, que notre drapeau flotte à Bafoulabé d'ici à deux ans et à Bamakou dans dix! »

VIII

ORGANISATION ET ADMINISTRATION DU SÉNÉGAL PAR FAIDHERBE

Faidherbe ne croyait pas son but atteint en augmentant, par des conquêtes, le territoire colonial de la France. Il sentait que rien de sérieux ne serait fait si les habitants des pays conquis ne trouvaient des avantages sous notre domination. La perte de leur liberté devait, selon lui, être compensée par une sécurité plus grande, un bien-être réel qui leur fissent oublier l'ancien état de choses.

« La première condition, dit Faidherbe à ce propos, est de bien administrer les populations soumises. Les commandants de cercles et de postes devront mettre tous leurs soins, toute leur vigilance à maintenir la tranquillité dans leur commandement, afin que les indigènes puissent travailler et produire en toute sécurité pour alimenter nos comptoirs de leurs produits et qu'ils reconnaissent que notre domination leur est avantageuse.

« En raison de la différence de race et de religion, il

faut les laisser, autant que possible, régler eux-mêmes leurs affaires. Il faut cependant surveiller leurs chefs pour s'opposer aux exactions qu'ils voudraient commettre tout en leur montrant la considération sans laquelle ils n'auraient plus aucune autorité sur leurs administrés et ne pourraient plus être rendus responsables du bon ordre. »

La première préoccupation de Faidherbe, dès son arrivée au Sénégal, avait été de créer une force armée suffisante pour faire respecter le nom de la France dans la colonie comme au dehors. En 1857, il forma un escadron de spahis et un bataillon de tirailleurs indigènes. Avec les volontaires que lui fournirent les noirs, les Peuls de Saint-Louis, de Gorée et les troupes européennes, il réalisa la première partie de son programme : la sécurité des populations que nos armes avaient soumises.

La ville et le port de Saint-Louis sentirent bientôt les effets de l'activité de Faidherbe. Un pont de 120 mètres, fut jeté sur le petit bras du Sénégal ; puis Faidherbe entreprit d'établir sur le grand bras du fleuve un autre pont beaucoup plus important que le premier. La ville qui n'était qu'un « îlot de sable », fut mise ainsi en communication facile avec les deux rives du fleuve. Les habitants de Saint-Louis, par reconnaissance envers Faidherbe donnèrent son nom au grand pont de 600 mètres.

Le plan des constructions à faire fut établi. Des maisons propres, à l'européenne, remplacèrent les cases des

indigènes. Les casernes, l'hôtel du gouverneur, des entrepôts, contribuèrent à l'embellissement de la ville nouvelle; des eaux potables, retenues par un barrage à Lampsar, puis amenées dans la ville, donnèrent le bien-être à ses habitants.

Dès 1863, Faidherbe commença l'aménagement de l'anse de *Dakar* en un vaste établissement maritime pourvu de quais, d'appontements et de docks. Dakar situé à l'extrémité de la pointe de Gorée, dans une situation excellente, remplaça le port de Saint-Louis que la barre du Sénégal rendait presque inaccessible aux navires d'un tonnage important. Dakar devint le véritable entrepôt des produits de l'Europe et du Soudan.

Faidherbe voulut aussi faire profiter les habitants des campagnes de nos procédés de culture. Il leur fit connaître l'usage de la charrue qu'il aurait voulu faire employer au lieu de leurs pieux qui n'étaient bons qu'à un grattage superficiel du sol. Il eut un succès relatif.

Où Faidherbe réussit complètement dans ses tentatives ce fut dans la culture maraîchère. Quelques Européens cultivaient les légumes d'Europe aux abords de Saint-Louis; les indigènes voulurent les imiter. Faidherbe les seconda de son mieux en leur fournissant des terrains, des outils, des semences. L'approvisionnement de Saint-Louis en légumes frais fut ainsi largement assuré ; d'où profit pour les consommateurs et les producteurs.

L'arachide cultivée jusqu'alors surtout pour la nourriture des noirs devint un objet du commerce d'exportation.

La satisfaction des besoins matériels de la colonie ne fut pas la seule préoccupation de Faidherbe. Il dota Saint-Louis, Dakar, Podor et quelques autres centres, d'écoles primaires tenues par des frères de Ploermel, des sœurs de Saint-Joseph de Cluny, des institutrices laïques.

Faidherbe s'était convaincu que l'œuvre de la France ne serait vraiment durable au Sénégal qu'à la condition d'y faire participer l'élite de la population. Pour atteindre ce but, il fonda une « *École des otages* » où furent réunis les fils des chefs qui étaient sous notre protection. Cent trois indigènes y ont passé. Rentrés dans leurs foyers, ils ont presque tous aidé notre œuvre. Ceux qui ont pris du service dans les corps indigènes, tirailleurs ou spahis, ont montré un grand attachement au drapeau français.

Les missionnaires européens qui vinrent au Sénégal pour y faire connaître la religion chrétienne trouvèrent en Faidherbe un sérieux appui. Près des Musulmans, les missionnaires ne réussirent guère ; mais les noirs se montrèrent mieux disposés à les écouter. Aujourd'hui les missionnaires vivent en bon accord au milieu d'une population non fanatique qui laisse les petits enfants s'approcher des prêtres chrétiens. L'influence de ces derniers nuit à celle des marabouts, au grand profit de la pa-

cification des esprits et de l'œuvre de la civilisation.

Faidherbe pouvait contempler le développement progressif de son plan et s'en réjouir. Les intérêts que la France lui avait confiés avaient pris un essor remarquable. D'une colonie stérile et troublée, le gouverneur avait fait une colonie florissante et tranquille. Ces résultats n'avaient pas été obtenus seulement par les qualités militaires du gouverneur, mais aussi par une activité infatigable unie à des talents d'organisateur hors de pair. Le gouvernement impérial avait laissé à Faidherbe une grande liberté d'action ; les magnifiques résultats obtenus montraient clairement qu'il méritait toute la confiance, toute la considération qui lui avaient été accordées.

En 1858, une décision fort grave du gouvernement impérial de Napoléon III amena Faidherbe à prévoir son départ du Sénégal. Nos colonies des Antilles manquaient de bras. Le gouvernement autorisa l'*immigration* des noirs. Faidherbe entrevit les résultats désastreux que cette *traite* déguisée devait fatalement produire parmi ses administrés : expéditions armées suivies de pillages, razzias d'hommes valides, enlèvements d'enfants. Aussi refusa-t-il de laisser ternir sa réputation en couvrant de son nom et de son autorité les abus de la force qu'il avait eus en horreur toute sa vie. Sa décision lui fait le plus grand honneur. Elle montre que chez lui, la noblesse des sentiments s'alliait au génie.

Faidherbe fit parvenir au gouvernement la lettre suivante « pour n'avoir pas la responsabilité des désordres dont le pays était menacé par l'immigration ».

« Monsieur le Ministre,

« J'ai dépensé tout ce qui me restait de force physique et morale pour rétablir les affaires de la colonie dans notre campagne de deux mois à Médine.

« Aujourd'hui, je ne suis pas en état de rester à mon poste, et j'ai, en conséquence, l'honneur de vous prier de vouloir bien me faire remplacer comme gouverneur du Sénégal. Je crois laisser la colonie dans un état assez satisfaisant ; et je suis persuadé que la France peut s'en faire une belle et utile possession, si l'on continue à prendre pour règle de conduite l'intérêt des indigènes. Il faut pour cela des gouverneurs qui n'aient ni répugnance, ni aversion, ni mépris pour ces races peu favorisées de la nature au point de vue de la perfectibilité humaine, mais qui ne sont pourtant pas indignes de quelque sympathie et qui peuvent produire sur leur propre sol, et sans y être forcés par des moyens contraires à la justice et à l'humanité, de quoi dédommager les peuples européens et commerçants qui veulent bien s'intéresser à elles, les protéger et les diriger charitablement. »

La fermeté de Faidherbe arrêta l'exécution des vues du gouvernement impérial. Faidherbe ne fut pas relevé de ses fonctions.

En 1861, il fut appelé au commandement de la subdivision de *Sidi-Bel-Abbès* (Oran) qu'il alla occuper avec le grade de colonel.

La nouvelle position de Faidherbe ne l'empêcha pas de s'occuper du Sénégal; il rechercha par quels moyens il serait possible de mettre en communication l'Algérie et le Sénégal par le Sahara.

Nommé général de brigade, il fut, par ordonnance impériale du 23 mai 1863, renvoyé au Sénégal comme gouverneur.

En même temps, il était promu commandeur de la Légion d'honneur.

Deux ans après, la maladie le força de retourner en Algérie où il resta en disponibilité, jusqu'en 1867. Il s'occupa d'études ethnographiques et archéologiques, devint président de l'Académie d'Hippone. La présidence de cette société savante ne fut pas une sinécure pour Faidherbe : il prit une part active à toutes les discussions, à tous les travaux de cette assemblée.

En 1867, il fut nommé commandant de la subdivision de Bône.

Son état de santé le pressa de rentrer en France. Il se trouvait dans sa ville natale, à Lille, au moment de la dé-

claration de guerre de la France à la Prusse. Il sollicita un emploi dans l'armée du Rhin. Le gouvernement impérial le renvoya à Batna en Algérie.

La fin de non-recevoir que le gouvernement opposa à la demande de Faidherbe le blessa profondément. La mesure dont il fut l'objet explique et excuse l'ordre du jour suivant qu'il adressa à ses troupes lorsque la nouvelle des désastres de nos armées fut connue en Algérie.

« Officiers, sous-officiers et soldats,

« Les désastres et les humiliations s'accumulent sur notre malheureux pays.

« L'honneur de l'armée française est violé.

« Nous qui n'étions pas à ces journées néfastes de Sedan et de Metz, nous qu'on a retenus malgré nous en Algérie, élevons nos cœurs à la hauteur des événements.

« Au milieu de tous les citoyens qui se lèvent pour la délivrance du sol natal, formons le noyau d'une armée régénérée, d'une armée nationale qui fera oublier les défaillances ou les trahisons des armées impériales.

« Jurons de nous dévouer au salut de la patrie, de laver les taches de notre drapeau et de refouler par tous les moyens la restauration du régime qui, en vingt ans, est parvenu à démoraliser la France et à la mener à sa ruine.

« Vive la France !

« Vive le Gouvernement républicain de la Défense nationale.

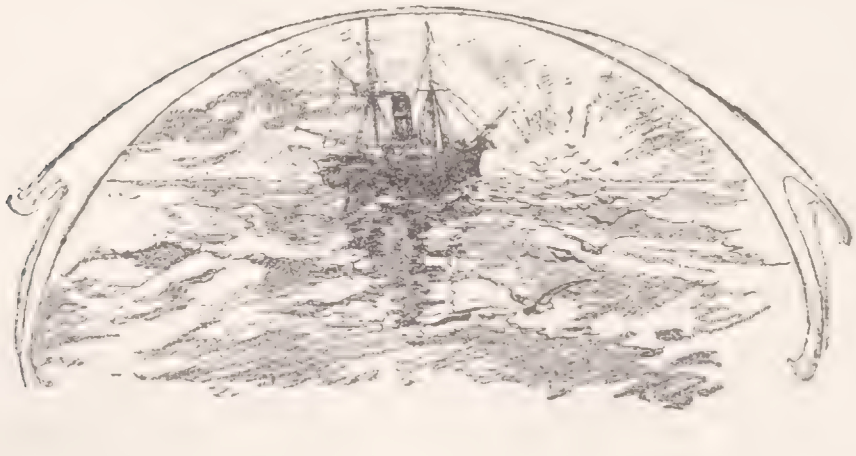
« 1er novembre 1870.

« *Le général de Brigade*,

« FAIDHERBE. »

Dans cet ordre du jour, Faidherbe est injuste pour nos soldats qui par leurs luttes héroïques à Monsborn, à Bazeilles écartent toute idée de défaillance.

Son indignation patriotique à l'égard du gouvernement impérial se comprend. Quant à la trahison de Bazaine, l'opinion publique et le Conseil de guerre de Versailles ont ratifié et la postérité ratifiera également le jugement de Faidherbe.



2e PARTIE

I

LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE DE 1870-71

Aux premiers jours de juillet 1870, le lendemain du jour où le Corps législatif impérial avait voté une réduction de dix mille hommes sur le contingent annuel, gage de paix pour la nation, une question de politique internationale, d'une extrême gravité, était inopinément soulevée entre la France et la Prusse.

Le dictateur espagnol, le *maréchal Prim*, après avoir étranglé la république nouvellement implantée dans son pays, avait offert la couronne d'Espagne à un prince italien *Amédée de Savoie*, qui abdiqua, au bout de quelque temps, un pouvoir qu'il n'avait pas recherché et dont l'exercice présentait les plus sérieux dangers.

Le maréchal *Léopold de Hohenzollern* accepta la couronne espagnole avec le consentement du chef de la famille royale de Prusse, le roi *Guillaume*.

La diplomatie française obtint facilement la renonciation du prince allemand au trône d'Espagne ; mais elle voulut, par une maladresse insigne, que le roi de Prusse s'engageât, pour l'avenir, à ne permettre aucune candidature semblable.

Le roi de Prusse refusa. Son ministre *Bismarck*, prit prétexte de ce refus, qui n'avait rien de blessant envers la France, pour lancer à tous les ambassadeurs prussiens de l'Europe, une dépêche annonçant que le roi de Prusse avait refusé de recevoir l'ambassadeur français, M. *Benedetti* qui lui avait demandé un nouvel entretien au sujet de l'incident Hohenzollern. Cette falsification de la vérité mit le gouvernement de Napoléon III dans la nécessité de déclarer la guerre à la Prusse.

Les 250.000 hommes dont nous pouvions disposer se trouvèrent bientôt en face des forces allemandes évaluées à 1.200.000 hommes.

Les premières rencontres nous furent fatales. Le maréchal de *Mac-Mahon* fut battu à *Wœrth* et à *Frœschviller ;* le général *Frossard* à *Forbach.*

Nos deux armées furent obligées d'abandonner l'Alsace et la Lorraine huit jours après le début des hostilités et de se concentrer autour de Metz et de Châlons.

L'armée de Châlons, sous les ordres de *Mac-Mahon*, fut faite prisonnière à *Sedan ;* celle de Metz, sous les ordres de *Bazaine*, dont l'inaction coupable favorisa les Alle-

mands, fut retenue, inutile, sous les murs de Metz qui pouvait se défendre seule.

La nouvelle de nos désastres produisit dans toute la France une émotion immense et douloureuse.

Le pays ne s'abandonna pas cependant. Une sorte de levée en masse fut ordonnée par le ministère *Palikao*. A la nouvelle du désastre de *Sedan*, le gouvernement impérial fut renversé, la République proclamée. Le gouvernement de la *Défense nationale*, installé alors, comprenait onze membres : *Arago*, *Crémieux*, *Jules Favre*, *Jules Ferry*, *Gambetta*, *Garnier Pagès*, *Glais-Bizoin*, *Pelletan*, *Picard*, *Rochefort*, *Jules Simon*.

Sous l'énergique impulsion de Gambetta, ministre de l'intérieur, la résistance à l'invasion allemande s'organisa sérieusement. Paris fut mis en état de défense.

Le 2 septembre, aussitôt la capitulation de Sedan consommée, les armées allemandes conduites par le prince royal de Prusse se dirigeaient sur Paris. Le siège de notre capitale allait commencer pour de longs mois.

Bazaine, qui avait, sous Metz, une magnifique armée de 175.000 soldats qu'une instruction professionnelle parfaite aurait pu rendre invincibles, se laissa volontairement acculer à une capitulation honteuse (27 octobre 1870).

Les Allemands envoyèrent sous Paris l'armée du prince Frédéric-Charles devenue libre par la chute de Metz.

La capitale n'est plus leur seul objectif. Ils veulent oc-

cuper nos riches provinces en attendant que Paris se rende à discrétion, non emporté d'assaut, mais affamé.

Trois armées s'organisent pour barrer la route à l'invasion et débloquer Paris. L'*armée de la Loire,* sous les généraux *Aurelle de Paladine* et *Chanzy*, doit protéger nos villes du sud et de l'ouest. Quelques combats heureux de ce côté font renaître l'espoir dans les cœurs français.

L'*armée de l'Est* avait pour mission de couvrir Lyon ; l'*armée du Nord* devait préserver cette riche région des ravages des envahisseurs.





Le général allemand *Manteuffel* marcha sur le Nord et la Normandie à la tête de 50.000 hommes.

Bourbaki avait été envoyé à Lille ; il avait le commandement de toute la région septentrionale de la France. Sa conduite à l'armée de Metz avait paru louche ; aussi, peu de temps après son arrivée, au moment où l'armée du Nord allait pouvoir opérer, de concert avec celle de la Loire, Bourbaki fut relevé de son commandant.

Il fut remplacé par le général *Farre*, ancien capitaine de frégate, nommé général de division par Gambetta.

Le général de Manteuffel se dirigeait à ce moment vers Amiens, à la recherche de l'armée du Nord.

La première rencontre eut lieu, le 23 novembre, dans le voisinage d'Amiens ; elle fut suivie de combats qui durèrent trois jours.

Les Prussiens étaient au nombre de 30.000 au début; mais bientôt toutes leurs forces entrèrent en ligne.

Les Français comptaient une égale quantité de combattants, mais de moindre valeur, parce qu'ils mettaient en ligne beaucoup de soldats improvisés, des *mobiles* et des *mobilisés*. Ils n'avaient pas de cavalerie.

A *Villers-Bretonneux* où eut lieu la principale rencontre; les Français soutinrent l'effort de l'ennemi jusque vers trois heures et demie de l'après-midi ; mais alors une énorme réserve allemande, composée de troupes fraîches fournies abondamment de munitions et de vivres, obligea les Français exténués par la faim, la fatigue et privés de munitions, à battre en retraite vers Arras.

Amiens tomba au pouvoir de l'ennemi.

Les Français combattirent avec bravoure, ne reculant que lentement sous la poussée d'un ennemi très supérieur en artillerie, pourvu de cavalerie.

Le général Faidherbe venait d'être nommé, par Gambetta, commandant en chef de l'armée du Nord.

Le jeune ministre de la guerre avait appelé Faidherbe par dépêche, à Tours. Le général s'embarqua aussitôt.

M. Ranc raconte ainsi l'entrevue qui eut lieu, en sa présence, entre Faidherbe et Gambetta :

« Je le vois encore, dit-il, entrant à la préfecture, l'air déjà souffrant, l'allure d'un savant plutôt que d'un soldat; mais sous les lunettes de l'officier du génie, l'œil clair et résolu. Rien du militaire de parade; je me dis: « Celui-ci fera son devoir. »

« L'entretien de Faidherbe avec Gambetta fut court :

— « Vous êtes nommé, général, lui dit le ministre de la guerre, commandant l'armée du Nord; vous acceptez? »

Sur sa réponse affirmative, Gambetta le mit rapidement au courant des incidents relatifs à Bourbaki, de la situation de Paris, de l'état de nos jeunes armées déjà en ligne ou en formation et ajouta:

— « Dans le Nord, général, vous avez carte blanche; faites pour le mieux, pour la France, pour la République.

« Faidherbe répondit simplement:

— « Je ferai de mon mieux. »

Faidherbe et Gambetta se donnèrent la main, puis se séparèrent.

Le général partit le soir même pour Lille; l'occupation prussienne rendait son voyage assez périlleux.

Dans sa proclamation, empreinte d'un ardent patriotisme, Faidherbe demandait, à ses malheureux soldats, la discipline, la tempérance, le mépris de la mort.

« Officiers, sous-officiers et soldats,

« Appelé à commander le 22ᵉ corps d'armée, mon premier devoir est de remercier les administrateurs et les généraux qui ont, en quelques semaines, improvisé une armée qui s'est affirmée honorablement les 24, 26 et 27 novembre sous Amiens.

« J'exprime surtout ma reconnaissance au général Farre qui nous commandait et qui, par une habile retraite devant des forces doubles des siennes, nous a conservés dour le service du pays.

« Vous allez reprendre de suite les opérations avec des renforts considérables qui s'organisent chaque jour, et il dépendra de vous de forcer l'ennemi à vous céder à son tour le terrain.

« Le ministre Gambetta a proclamé que, pour sauver la France, il vous demande trois choses : la discipline, l'austérité des mœurs et le mépris de la mort.

« La discipline, je l'exigerai impitoyablement.

« Si tous ne peuvent atteindre à l'austérité des mœurs, j'exigerai du moins la dignité et spécialement la tempérance. Ceux qui sont aujourd'hui armés pour la délivrance du pays sont investis d'une mission trop sainte pour se permettre les moindres licences en public.

« Quant au mépris de la mort, je vous le demande au nom même de votre salut. Si vous ne voulez pas vous ex-

poser à mourir glorieusement sur le champ de bataille, vous mourrez de misère, vous et vos familles, sous le joug impitoyable de l'étranger. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les cours martiales feraient justice des lâches, car il ne s'en trouvera pas parmi vous.

« FAIDHERBE. »

« Le 5 décembre 1870. »

Un publiciste lillois, M. Verly, rend compte de l'impression que le général Faidherbe produisit à Lille :

« Les gens du Nord ont trouvé leur vrai chef avec cette glorieuse momie à longues moustaches et au nez crochu qui semble avoir fondu au soleil du Sahara tout ce qui est fusible dans le corps d'un homme. »



PONT-NOYELLES.

III

L'armée du Nord comprenait trois divisions d'infanterie sous les ordres des généraux *Lecointe*, *Paulze d'Ivoy* et de l'amiral *Moulac*; trois mille fusiliers marins, six escadrons de cavalerie, une artillerie considérable, bien munie, bien attelée. A ces troupes régulières, il faut ajouter les mobiles du Gard, ceux de la région du Nord, les mobilisés du Nord, du Pas-de-Calais et de la Somme, placés sous les ordres du général Robin, homme très énergique, ancien officier de marine en France, chef de partisans en Amérique. Sous sa rude main, les mobilisés sont organisés rapidement, durement même et suivent leur général qui les conduit au feu, marchant en tête.

Faidherbe, après avoir passé en revue les troupes du

général Robin disait, dans un ordre du jour daté d'*Albert* :

« Je compte sur mes chers compatriotes, les mobilisés du Nord. Leur division complète notre réserve, protège notre aile droite et défend, à notre gauche, le passage de la Somme.

« J'ai pu juger de la discipline et du bon esprit des mobilisés, lors de la revue que j'ai passée à Lille. Nous allons voir maintenant leur solidité au feu. »

Après leur victoire d'Amiens, les Prussiens se fortifièrent le long des rives de la Somme.

La première opération de Faidherbe fut dirigée sur *Ham*, petite ville de la Somme, mais position militaire très importante. Les Prussiens surpris par Faidherbe se rendirent à discrétion. Le général en chef s'avança près de *La Fère*, dans l'Aisne. Ce retour offensif de l'armée du Nord causa une véritable surprise aux Prussiens.

« La présence sous les murs de La Fère de l'armée du Nord, que les généraux ennemis croyaient avoir détruite le 27 novembre, avait jeté un grand trouble parmi eux. Des mouvements divers de concentration étaient signalés, et le 8ᵉ corps était promptement rappelé de la Normandie dont l'envahissement était qualifié d'imprudence par quelques généraux prussiens.

Le but que s'était proposé le général Faidherbe allait donc être atteint. Il s'agissait alors de se préparer à la lutte contre les forces qu'on attirait à soi pour leur livrer ba-

taille dans une position avantageuse, les battre et entrer à leur suite dans Amiens. » (*Faidherbe.*)

La concentration de l'armée du Nord s'était faite dans un emplacement habilement choisi, le long d'un petit affluent de droite de la Somme, à dix kilomètres d'Amiens. Faidherbe menaçait ainsi les Prussiens occupant cette dernière ville et leurs lignes de communications vers l'Est de la France.

« On adopta pour la ligne de bataille faisant face à la citadelle, seul point de passage à l'ennemi, la vallée de l'Hallue, où se trouvaient les villages de Daours, Bussy, Querrieux, Pont-Noyelles, Bavelincourt, Béhencourt, Vadencourt, Contay. La majeure partie des troupes (22e corps) y fut cantonnée ; le surplus (23e corps) occupait, le long du chemin de fer, la ville de Corbie, où s'établit le quartier général et les villages environnants. » (*Faidherbe.*)

La rive droite de l'Hallue est complètement dominée par la suite de plateaux qui s'étagent sur la rive gauche. C'est sur ces plateaux que Faidherbe voulait livrer bataille. « Les efforts devaient se porter sur la défense des positions en arrière, sauf à reprendre les villages quand l'ennemi aurait été repoussé des hauteurs qu'on supposait devoir être sérieusement attaquées par lui. » (*Faidherbe.*)

Le 22e corps, sous les ordres du général Lecointe établit ses deux divisions au centre, à Querrieux, Pont-Noyelles, Fréchencourt (1re Division, général *Derroja*) ;

à Béhencourt, Bavelincourt, Contay et Vadencourt (2e Division, général du *Bessol*).

Le 23e corps forma les ailes de l'armée : à la droite, les mobilisés de la 2e division (Derroja) devaient défendre les villages de Contay et de Vadencourt ; la 1re division, amiral de Moulac, occupa, à l'aile gauche, les villages de Daours et de Bussy.

Le général Robin était en réserve, à Franvillers.

Les Prussiens pouvaient mettre en ligne 22.300 fantassins, 2.300 cavaliers, 108 pièces de canon, sans compter une brigade de réserve.

« La masse ennemie se porta, le 22 décembre 1870, sur le centre, à *Pont-Noyelles*, fit de longs et opiniâtres efforts pour nous enfoncer et gravir les hauteurs. Les Français résistèrent avec une vaillante ardeur. Renforcés par les réserves disposées en arrière de la ligne, ils parvinrent enfin, après une lutte acharnée, à repousser l'ennemi qui se replia en subissant des pertes considérables. »

Le 23, les Prussiens se lancèrent sur la division du Bessol pendant que leur aile gauche cherchait à tourner notre droite vers Béhencourt et Bavelincourt. Le colonel Pittié résista à leur mouvement tournant, les repoussa et les maintint à la hauteur de Contay.

Au centre le général du Bessol et l'amiral Moulac s'opposaient énergiquement à l'attaque furieuse de l'ennemi qui atteignit Pont-Noyelles. Mais arrivé sur la ligne des hauts



PONT-NOYELLES

plateaux, il rencontra une résistance invincible. Forcés de reculer, les Prussiens se rejettent sur Pont-Noyelles qui devient le théâtre d'une lutte terrible. Les Allemands, qui avaient reculé en déroute, se reforment sous la protection des renforts qui leur arrivent de tous côtés; leur feu couvre les Français d'une pluie de projectiles.

« Une sorte de panique entraîne dans une retraite folle mobiles et réguliers. Beaucoup jettent leurs armes, désertent le champ de bataille, annonçant sur leur passage la défaite et la ruine de l'armée. »

Les Prussiens tentent de nouveau l'assaut des plateaux. Le général du *Bessol* lance sur eux un bataillon d'infanterie de marine. L'ennemi est forcé de rebrousser chemin et de rentrer précipitamment à Pont-Noyelles que l'artillerie française couvre de ses feux.

La nuit était venue et mit fin au combat dans le malheureux village de Pont-Noyelles livré aux flammes.

A gauche, l'amiral Moulac chargé d'enlever Daours avait échoué et perdu bon nombre de prisonniers.

Telle fut la bataille de Pont-Noyelles sur laquelle Faidherbe donne l'appréciation suivante :

« Nos troupes occupaient des positions de combat que nous avions choisies et se considéraient par cela même comme victorieuses. On leur fit comprendre qu'à la guerre on constatait sa victoire en couchant sur le champ de bataille et qu'il ne pouvait être question de reprendre des

cantonnements à plusieurs lieues en arrière. On bivouaqua donc sur place. »

Pendant toute la bataille Faidherbe, oubliant de prendre les précautions imposées au général en chef pour sa sécurité personnelle, se tint constamment, au milieu des troupes.

« Accompagné seulement de quelques officiers d'ordonnance, il se rend aux avant-postes afin de s'assurer qu'ils sont installés avec soin. Il s'enquiert ensuite auprès du colonel des besoins du régiment, du nombre de ses malades, et termine sa visite par des instructions très minutieuses pour le lendemain.

« Il sait se faire aimer du soldat. Il passe souvent au milieu de la colonne, questionne les hommes avec une bienveillance touchante et s'intéresse aux moindres détails.

Dans l'action du combat, Faidherbe ne se ménageait guère. Monté sur un cheval arabe blanc, la tête coiffée d'un bournous de couleur sombre, il est sans cesse au milieu des troupes, exposé aux balles. A l'attaque du village de Pont-Noyelles, un projectile perce son burnous.

Faidherbe ne s'en émeut pas.

— « Si vous continuez ainsi, lui dit un officier, vous ne vivrez pas longtemps.

— Qu'est-ce que vous croyez que je doive faire?

— Vous placer sur un point central à l'abri des accidents.

— Pour que les troupes se battent, il faut que le général soit à leur tête. »

Nos pertes à Pont-Noyelles s'élevèrent à 136 soldats et 5 officiers tués ; 800 soldats et 45 officiers blessés, quelques centaines de prisonniers et un millier de disparus.

La nuit du 23 au 24 décembre fut très pénible pour nos troupes. Malgré un froid de 10° on n'alluma aucun feu. Les vivres manquaient ou étaient gelés.

Ces privations, aggravées par la fatigue occasionnée par la lutte de la journée, l'armée du Nord « les supporta avec une patience et une abnégation qu'on ne saurait assez admirer et qui font autant d'honneur à nos jeunes soldats que leur courage devant l'ennemi. »

L'état-major allemand donne la relation suivante de la bataille de Pont-Noyelles qu'il appelle bataille de l'*Hallue* :

« L'issue défavorable de cette bataille avait profondément ébranlé les troupes françaises qui n'avaient pas eu le temps d'acquérir encore de consistance et dont une partie d'ailleurs était insuffisamment équipée en vue de froids rigoureux. Le général Faidherbe renonçait par suite à prolonger sa résistance et il ramenait son armée sous la protection des places fortes. »

La vérité, c'est que le lendemain, 24 décembre, nos troupes étaient prêtes à recommencer la lutte. Mais les

Allemands se tinrent sur la défensive. A l'aile droite, comme à l'aile gauche, du côté de Doullens comme de Corbie, ils lançaient de fortes colonnes pour nous envelopper et nous couper de notre base d'opérations.

Faidherbe avait atteint le double but qu'il poursuivait : attirer les Prussiens à lui pour préserver le Havre et essayer la solidité de ses troupes en face de l'ennemi.

Il était dangereux d'attendre sur les plateaux de la rive gauche de l'Hallue que les Prussiens aient accompli leur double mouvement enveloppant. D'un autre côté, une seconde nuit de bivouac eût été désastreuse pour nos troupes insuffisamment préservées contre le froid meurtrier.

A deux heures de l'après-midi, le général ordonna la retraite qui s'opéra en bon ordre sous la protection de tirailleurs d'élite et de deux batteries d'artillerie. Les Prussiens ne firent rien pour troubler la marche de nos troupes.

Arrivé à Boisleux, le 25 décembre, Faidherbe publia l'ordre du jour suivant :

« Le général commandant en chef adresse ses félicitations aux troupes de l'armée du Nord, à la suite de leur belle conduite à la bataille de Pont-Noyelles, qui restera pour elles un glorieux succès.

« L'artillerie s'est parfaitement comportée, quelques batteries ont été admirables.

« L'infanterie régulière, après avoir montré de la solidité dans sa position, sous le feu de l'ennemi, a fait preuve

de la plus grande vigueur, quand elle a reçu l'ordre de l'assaillir de près.

« Les mobiles et les mobilisés ont prouvé qu'on pouvait compter sur eux, que les marches et les combats les aguerrissaient de jour en jour.

« Les privations et les rigueurs de la saison sont supportées avec résignation ; quelques journées de repos et de bien-être les feront oublier : du reste, rappelons-nous que c'est pour la patrie que nous souffrons ces dures épreuves. »

Protégée par Arras et Douai, l'armée du Nord prit ses cantonnements pour peu de temps : l'intention de Faidherbe était de la lancer sur les Prussiens aussitôt qu'un peu de bien-être aurait mis ses soldats en état d'affronter de nouveaux combats.

Le rapport officiel de Faidherbe sur la bataille de Pont-Noyelles présente un intérêt tout particulier :

« L'armée avait pris depuis deux jours ses cantonnements à Corbie et dans les villages espacés le long de la rive gauche d'un petit ruisseau, appelé la *Hallue*, qui se jette dans la Somme à Daours. Elle avait choisi pour champ de bataille les hauteurs qui en bordent la rive gauche, laissant le soin de traverser le vallon à l'ennemi qui, venant d'Amiens, devait l'aborder en débouchant par la rive droite.

« Le général Faidherbe avait prescrit aux troupes de

n'opposer qu'une légère résistance dans les villages, avec quelques tirailleurs, et de se porter de suite sur les positions dominantes en arrière. Cet ordre fut exécuté ponctuellement, et, vers onze heures, les deux armées étaient en présence, séparées par une vallée étroite, mais marécageuse, et se canonnaient par-dessus les maisons en déployant de chaque côté 70 à 80 bouches à feu. Les tirailleurs ennemis, ayant pénétré dans les villages, échangeaient aussi des coups de fusil avec les nôtres.

« Vers trois heures et demie, le feu de l'artillerie se trouvant ralenti de part et d'autre, ordre fut donné à notre infanterie de courir sus à l'ennemi, pour le repousser des villages dans les positions en arrière. Cet ordre fut exécuté avec beaucoup de vigueur et d'entrain. A l'extrême gauche, la division Moulac enleva Daours et Vecquemont, la division du Bessol prit Pont-Noyelles et Querrieux. La division Robin, des mobilisés du Nord, entra dans le village de Béhencourt. Enfin la division Derroja, à la droite, se chargea des villages de Bavelincourt et Préhencourt, poursuivant l'ennemi bien au delà.

« A cinq heures, le succès était complet partout ; mais la nuit était venue ; on ne distinguait plus les amis des ennemis, et les Prussiens profitèrent de cette circonstance et de l'indécision qui en résulta pour rentrer sans lutte à Daours, à Querrieux et à Béhencourt. Nos troupes ayant repris toutes leurs positions de la veille, y passè-

rent la nuit et y restèrent encore le lendemain jusqu'à deux heures de l'après-midi, pour voir si l'ennemi essayerait de recommencer la lutte, ce qu'il ne fit pas. Quelques coups de fusil furent seulement échangés de loin. Après avoir ainsi constaté sa victoire, l'armée alla prendre ses cantonnements entre Corbie et Albert.

« Nos jeunes troupes ont beaucoup souffert de la rigueur de la saison et des privations inévitables en de telles circonstances. Le pain qu'on leur a distribué sur le champ de bataille était gelé, et par suite non mangeable. Les pertes peuvent être évaluées, par aperçu, à deux cents tués, et à mille ou douze cents blessés, la plupart légèrement.

« Nous ne connaissons pas celles de l'ennemi, que notre artillerie parfaitement servie et le feu très vif de nos tirailleurs ont dû fortement éprouver, Des prisonniers et des blessés sont restés entre nos mains. Quelques jours de repos dans de bons cantonnements vont être accordés à l'armée du Nord.

« *Le général commandant l'Armée du Nord,*

« FAIDHERBE. »



BAPAUME

IV

Le 28 décembre 1870, le quartier général de l'armée du Nord était à *Vitry*, entre Arras et Douai. Des éclaireurs prussiens se montraient aux environs de Cambrai. Un corps détaché allait assiéger *Péronne* pendant que l'armée de Manteuffel occupait *Albert*.

Faidherbe aussitôt marche à la rencontre de l'ennemi dans la direction d'Amiens et réoccupe Albert. Il lance alors une proclamation à ses soldats :

« En vous cantonnant près des places fortes, je vous ai donné la possibilité de vous réconforter et de vous reposer pendant deux ou trois jours, ce que vous n'auriez pu

faire près de la place d'Amiens, occupée par l'armée prussienne. L'ennemi a profité de cela pour dire qu'il nous avait battus et poursuivis. C'est à vous de le punir de ces vanteries, quand il se présentera ou que nous irons le chercher.

« Vous êtes débarrassés d'un certain nombre de lâches et de traînards qui ont abandonné leurs bataillons pour retourner chez eux, ou pour aller livrer leur fusil au premier uhlan qu'ils ont rencontré. Vous n'en êtes que plus forts.

« Demain, nous allons nous trouver en présence de l'ennemi qui occupe le pays accidenté d'Aduife, Hamescamps, Ayettes, Boiry. Les villages de cette contrée doivent être dépourvus de tout. Nos troupes qui auront à y combattre, devront avoir avec elles trois jours de vivres. Les distributions seront faites cet après-midi. Les hommes seront prévenus par leurs chefs de corps, qu'ils vont être trois jours sans rien trouver à manger que ce qu'ils porteront avec eux. »

Le 1er janvier, l'armée du Nord vint s'établir en avant d'Arras, depuis Rivière jusqu'à Tilloy. Le 8e corps prussien s'étalait sur les bords de la Somme. Il comprenait trois brigades qui entouraient Bapaume ; aux ailes, deux brigades de cavalerie et, lancée en avant, une division de cavalerie était cantonnée au Catelet.

Le 2 janvier, les troupes françaises s'ébranlèrent et, di-

visées en quatre colonnes, se dirigèrent sur Bapaume. Vers une heure, Faidherbe donna l'ordre d'aborder vivement l'ennemi. Achiet-le-Grand, gardé par 2,000 Prussiens avec 3 pièces de canon, fut enlevé.

Les Prussiens se retirèrent lentement. Ils furent ensuite chassés de Bihucourt et poursuivis jusqu'à Bapaume.

« Cette affaire, écrit Faidherbe, où l'ennemi éprouva des pertes sensibles et laissa entre nos mains une cinquantaine de prisonniers, dont un officier, nous coûta une centaine de tués ou de blessés. »

Le lendemain, 3 janvier, dès cinq heures du matin, dans l'obscurité la plus complète, nos troupes étaient sous les armes. Vers six heures, une reconnaissance nous permettait de constater que l'ennemi avait évacué Béhagnies.

A huit heures, une attaque des Prussiens se dessinait vers Bihucourt et Sapignies. Leur artillerie endommagea quelques escadrons de notre cavalerie. Bientôt, des deux côtés, de nombreux tirailleurs engagèrent une fusillade très nourrie.

La division du général de Bessol se porta sur Biefvillers. Dans cette action, le 1er bataillon du 43e s'élança au pas de course, tout en tirant, se jeta sur l'ennemi avec tant d'impétuosité qu'il le débusqua de ses positions jonchées de morts et de blessés.

A ce moment, les Français tentent d'envelopper les

Prussiens autour de Bapaume. Sans la retraite incompréhensible du général Robin, le mouvement des Français eût été couronné de succès.

Mais, vers midi, l'armée prussienne qui, depuis le matin, s'était constamment dérobée, fit halte. Formée en trois colonnes serrées, elle revenait sur nous, solide et menaçante, sur la crête du ravin en face de Bapaume. L'action décisive de la journée allait s'engager.

L'artillerie française envoyait ses obus au delà de Bapaume; l'infanterie se précipitait sur le faubourg d'Arras. L'attaque des Français fut si ardente que les Prussiens s'enfuirent. Bapaume allait tomber entre nos mains, quand Faidherbe, malgré l'avis de ses généraux, refusa l'ordre de pénétrer dans Bapaume. L'armée française arrêta aux abords de cette ville la série de succès qu'elle avait remportés dans cette journée sur l'armée prussienne.

Faidherbe a donné lui-même l'explication de sa détermination :

« Une vaste esplanade irrégulière, avec des fossés à moitié comblés, remplaçait les anciens remparts de la place, présentant des obstacles sérieux à la marche de l'assaillant, qui restait exposé aux feux des maisons et des murs crénelés par l'ennemi. Il eût fallu, pour le déloger, détruire avec l'artillerie les abris où il s'était établi, extrémité bien dure quand il s'agit d'une ville française

et à laquelle le général en chef ne put se décider, ne tenant pas essentiellement à la possession de Bapaume. »

Pendant cette action si honorable pour nos armes, on vit un spectacle que nos jeunes soldats n'avaient pas encore vu jusqu'à ce jour : les Prussiens en fuite, en pleine déroute, traînant leurs canons qu'il eût été facile d'enlever avec un peu de cavalerie.

« A six heures du soir, dit Faidherbe, nous avions chassé les Prussiens de tout le champ de bataille couvert de leurs morts. Une quantité de leurs blessés restaient entre nos mains dans les villages où l'on avait combattu : nous avons fait un grand nombre de prisonniers. Quelques pelotons emportés par leur ardeur se sont engagés dans les faubourgs de Bapaume, où les Prussiens s'étaient retranchés dans quelques maisons. Comme il n'entrait pas dans mes vues d'occuper cette ville, au risque de la détruire, ces pelotons furent rappelés à la nuit. Les pertes des Prussiens pendant ces deux journées, sont très considérables, les nôtres sont sérieuses.

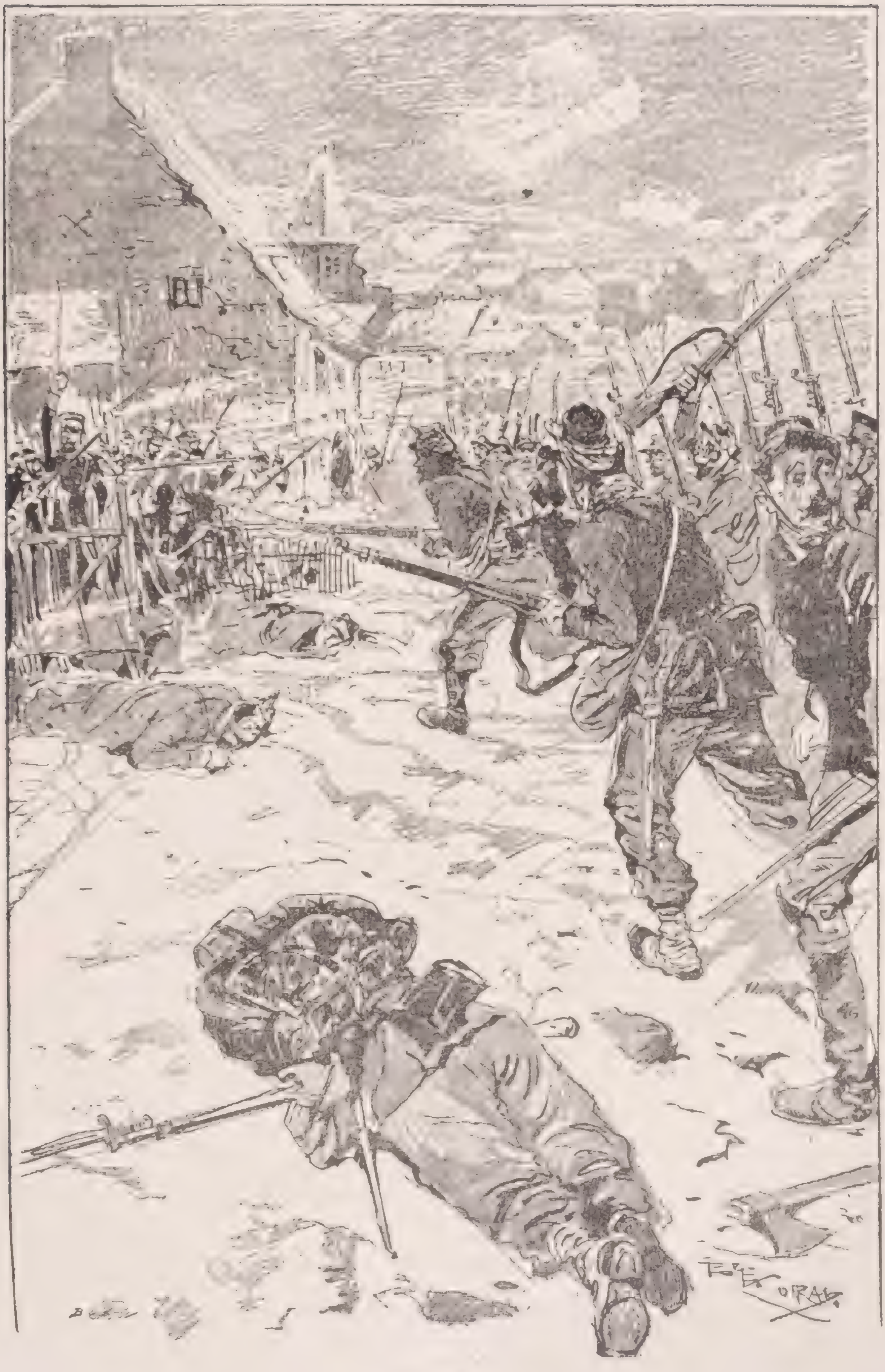
« L'armée du Nord a pris ses cantonnements entre Adifet et Noyelles, les villages étant complètement ruinés. »

La décision de Faidherbe arrêtant ses troupes victorieuses a été critiquée et diversement appréciée : « Le général Faidherbe avait vigoureusement conduit ses troupes. Sur tout son front, il avait repoussé l'ennemi, et

s'il avait eu la constance de rester sur le champ de bataille, il aurait eu la joie de voir l'ennemi lui abandonner Bapaume et la ligne de la Somme. » (*Félix Bonnet.*)

« L'armée française pouvait bien marcher en avant, tenir le champ de bataille, y gagner l'avantage d'une journée. Elle pouvait même donner au pays l'honneur d'une victoire, mais non en profiter pour le défendre avec un succès définitif: la partie était trop inégale. Faidherbe avait deux fois marché en avant avec une fermeté, avec des résultats que nos armées n'avaient pas encore obtenus ailleurs. Mais il n'était pas en mesure de continuer ses mouvements offensifs, de tirer parti d'un avantage rudement conquis au prix de sacrifices qui l'épuisaient, devant un ennemi trop supérieur, occupant fortement toute la contrée, dont les renforts semblaient être inépuisables, dont la force et la rapidité de concentration et de mouvement étaient sans limites comme sans obstacles.

« Les nécessités impérieuses de cette situation expliquent le mouvement en arrière, ordonné par le général Faidherbe après la bataille de Bapaume, quand on pensait le voir suivre l'armée allemande dans sa première évolution de retraite derrière la Somme. Il obéissait à l'obligation de rétablir, de reformer ses cadres entamés, moins par le feu de l'ennemi que par la désorganisation et la fuite. Il voulait en outre donner quelques jours de repos à des troupes neuves, moins rompues à la fatigue d'une



BAPAUME

pareille guerre d'hiver, que les Prussiens aguerris et faits au froid, mieux défendus par de chauds vêtements contre la saison rigoureuse. Il se mettait à l'abri du quadrilatère de forteresses de notre frontière franco-belge : Cambrai, Arras, Douai et Valenciennes. » (*Laguerronnière.*)

Péronne succomba le 10 janvier 1871, après avoir subi un bombardement commencé le 28 décembre 1870. L'hôpital et l'église incendiés, de nombreux bâtiments civils brûlés avaient fait de Péronne « un immense brasier ravivé de minute en minute par les obus prussiens lancés à dessein au milieu des flammes et fournissant ainsi un nouvel aliment au fléau destructeur. » (*A. Caraby.*)

Faidherbe adressa, en ces termes, des félicitations à son armée :

« A la bataille de Pont-Noyelles, vous avez gardé victorieusement vos positions. A la bataille de Bapaume, vous avez enlevé victorieusement toutes les positions de l'ennemi ; j'espère que, cette fois, il ne vous contestera pas la victoire.

« Par votre valeur sur le champ de bataille, par votre constance à supporter les fatigues de la guerre, dans une saison aussi rigoureuse, vous avez bien mérité de la Patrie. »

L'ordre du jour que Faidherbe lança après la bataille de Bapaume s'exprime ainsi :

« Tous les corps de l'armée du Nord qui ont com-

battu à la bataille de Bapaume ont noblement fait leur devoir.

« Parmi les mobiles et les mobilisés, sont mis à l'ordre du jour pour leur belle conduite dans des circonstances exceptionnelles : le 48e des mobiles, le bataillon de voltigeurs et le 2e bataillon du 1er régiment des mobilisés du Nord. Le 48e mobile a eu 17 officiers tués ou blessés et des sous-officiers ou soldats en proportion ; il a montré la solidité d'une vieille troupe. »

« Les Prussiens nous ont contesté la victoire de Bapaume. Les faits démentent leur prétention. L'histoire dira avec vérité qu'ils ont perdu la bataille, mais elle dira non moins justement que, si Faidherbe a su vaincre, il n'a pas su profiter de sa victoire. » (*Brunel.*)

La retraite de l'armée du Nord fut signalée par un fait d'armes qui fit voir toute la vaillance de nos jeunes soldats, toute leur solidité en face des Allemands que leurs nombreuses victoires sur les Français avaient rempli d'orgueilleuse assurance. Les Prussiens ont raconté ce fait d'armes à leur façon. Nous citons ci-dessous la relation de Faidherbe qui réduit à néant les allégations prussiennes.

« Deux escadrons de cuirassiers prussiens ayant eu l'idée d'attaquer l'arrière-garde d'une brigade de la division du Bessol, cette arrière-garde composée de chasseurs à pied, les attendit à cinquante pas, détruisit

presque complètement un des deux escadrons, et l'autre prit la fuite.

« Le général von Gœben n'admet pas cette version et il en donne une tout autre. Il dit d'abord que l'escadron qui attaqua était d'un faible effectif, et que l'autre fut arrêté dans sa charge par des obstacles de terrain; que le capitaine qui commandait le premier de ces escadrons rompit complètement un carré français, et que, ne pouvant rompre le second, parce qu'ils se trouvaient désunis par le succès même, les cuirassiers se retirèrent tranquillement, emmenant trente prisonniers et leur chef grièvement blessé.

« Nous allons donner en détail le rapport de cette affaire et on verra comme tout y est naturel, vrai autant que vraisemblable et combien la réalité ressemble peu à la version du général von Gœben.

« La division du Bessol suivait le chemin creux de Biefvillers à Bihucourt. Son arrière-garde était composée du 20e bataillon de chasseurs de marche, fort de 450 hommes au plus et commandé par le chef de bataillon Hecquet. Le commandant aperçut à quinze cents mètres de distance sur sa droite, une forte cavalerie prussienne suivant la route de Bapaume à Arras. Il vit deux escadrons s'en détacher, puis se séparer comme pour venir l'attaquer, l'un en tête, l'autre en queue. Il y avait pour extrême arrière-garde vingt chasseurs avec un

officier. Le commandant leur donne l'ordre d'envoyer quelques coups de fusil à l'escadron qui se dirigeait vers eux, quand il serait à cinq cents mètres et puis de rallier vivement le bataillon. Cela fut fait exactement et sans difficulté. Pendant ce temps, M. Hecquet avait sorti son bataillon du chemin creux, en gravissant le talus de gauche, et il s'était formé en carré dans les champs à cinquante mètres du chemin creux; les faces menacées de tête et de queue étaient renforcées et les premiers rangs à genoux. L'escadron qui avait reçu le feu de l'extrême arrière-garde avait continué sa marche et traversé le chemin creux à l'endroit même d'où on avait tiré sur lui, mais où il n'y avait plus personne (c'est ce que le rapport prussien appelle : rompre un premier carré); se trouvant alors de plain-pied avec le bataillon de chasseurs formé en carré, il avait bravement chargé à fond. Les chasseurs, sans broncher, ouvrirent le feu à bonne distance; le commandant de l'escadro fut abattu le premier à 80 mètres, puis hommes et chevaux tombèrent et roulèrent sous les balles. Ceux qui vinrent tomber le plus près du carré étaient encore à plus de dix mètres. Ceux, en petit nombre, qui ne furent pas abattus, passèrent entre le carré et le chemin creux, franchirent celui-ci et s'enfuirent, qui à pied, qui à cheval, dans la direction de la colonne de cavalerie. Un jeune lieutenant, non blessé, resta engagé sous son cheval auprès du carré; c'était le neveu du général comte von

Gœben, commandant la division de cavalerie prussienne. Il refusa de se rendre à un sapeur du bataillon et remit avec beaucoup de dignité son sabre au commandant Hecquet.

« Pendant que cela se passait, l'autre escadron avait aussi dessiné une charge, mais trouvant, déjà sous le feu du bataillon, le chemin creux qui l'arrête et voyant l'autre escadron, déconfit, il fit demi-tour et s'éloigna. Alors le 20e bataillon de chasseurs reprit sa marche en carré, pour le cas où une plus grande force de cavalerie prussienne viendrait l'attaquer, ce qui n'arriva pas, parce que le général du Bessol, à mille mètres de là, voyant ce qui se passait, avait déjà déployé ses troupes en bataille pour secourir son arrière-garde, s'il en eût été besoin. Un seul chasseur avait été légèrement blessé d'une balle de pistolet. Pas un, comme on le comprend bien, ne fut pris par l'ennemi. Si les cuirassiers prussiens ont ramassé, dans les environs, quelques traînards, cela n'a aucun rapport avec l'attaque du 20e bataillon. Les pertes de l'escadron montent, d'après le récit prussien, à 32 hommes dont 5 prisonniers et 57 chevaux; et ce qui prouve combien le rapport du commandant Hecquet était exact, c'est qu'il évalue les pertes de l'ennemi à 25 ou 30 hommes et 60 chevaux... Cette mésaventure des cuirassiers prussiens n'a peut-être pas été sans influence sur ce fait que, à la bataille de Saint-Quentin les 52 escadrons de l'armée prussienne

n'ont pas tenté sérieusement de couper la retraite à l'armée française. »

Quelques jours de repos avaient remis les troupes de l'armée du Nord en état de reprendre sa marche en avant contre l'ennemi dont les avant-postes étaient à une faible distance des nôtres.

Le 8 janvier, le général écrivait de Boileux :

« Dans une ferme de Mouchy-aux-Bois, 30 tirailleurs volontaires du Nord, commandés par le capitaine Delporte, et cinq dragons, sous la conduite du maréchal des logis Plouvier, ont surpris et enlevé 43 uhlans. »

Des rencontres fréquentes se reproduisaient entre les avant-postes. Les deux armées s'observaient comme à la veille d'une sérieuse rencontre. Le général von Gœben avait occupé les abords de la Somme et les rives de l'Hallue. Sa position fut reconnue très forte par Faidherbe, qui s'exprime ainsi à ce sujet : « Il eût été dangereux de forcer le passage de la Somme sous Amiens, en présence d'une armée au moins aussi nombreuse que la nôtre, retranchée comme elle l'était et qui avait la faculté de recevoir très facilement des renforts. »

C'est au moment où les deux armées se trouvaient en présence, aux environs d'Amiens, que se produisit un incident comi-burlesque que le cadre de cet ouvrage nous permet de retracer ici.

« Le vendredi 13 janvier 1871, à Puisieux, sur la route

d'Arras à Amiens par Bucquoy et Mailly, quatre ou cinq de nos dragons furent faits prisonniers par une patrouille allemande.

« L'un des prisonniers se récria vivement, prétendant qu'il était le domestique du général Faidherbe, qu'il se trouvait là par hasard, qu'il s'était égaré en conduisant à la promenade le cheval du général et que sa capture n'était pas de bonne guerre.

« Ce jeune homme s'exprimait avec une très grande facilité. Il protestait avec une telle énergie contre la capture du cheval appartenant à son général, se plaignait si vivement de la responsabilité qui allait en retomber sur lui, enfin faisait tant de tapage, et d'ailleurs le nom de Faidherbe avait un tel prestige, que sa réclamation fut transmise à l'instant à M. von Gœben, commandant de corps, qui avait son quartier général à Amiens.

« Si le nom de Faidherbe était en vénération parmi nous, on peut dire qu'il était en grande estime chez les Allemands. Ils redoutaient trop le chef de l'armée du Nord pour ne pas l'admirer beaucoup. Ce sont eux, dit-on, qui l'ont baptisé du nom de général *Anguille*, prétendant qu'il avait le talent de leur glisser toujours dans les doigts au moment où ils se croyaient le plus certains de le tenir. Même après leur victoire de Saint-Quentin, ils en avaient peur.

« Une occasion se présentait à M. von Gœben de faire

acte de courtoisie envers son redoutable adversaire : il ordonna de restituer dragon et cheval.

« Pas n'est besoin de dire combien notre jeune dragon, qui allait être rendu à la liberté, était enchanté du succès de sa réclamation. Il s'applaudissait d'avoir joué un bon tour aux Prussiens, qui avaient été assez naïfs pour se laisser attraper. L'histoire qu'il avait contée, et qui avait ainsi donné à M. von Gœben l'occasion de mettre au jour la générosité de ses sentiments, était une pure invention. Les Prussiens avaient été dupes d'une simple farce de troupier.

« Notre dragon était un gamin de Paris, très farceur, comme l'on voit ; quant à sa monture, c'était un animal invraisemblable : grosse tête au bout d'une grêle encolure poil d'hiver d'un roux sale et de plusieurs centimètres de long.

« Le lendemain 14 janvier, Faidherbe était à Albert, à table, avec une vingtaine d'officiers, lorsqu'on lui annonça l'arrivée d'un parlementaire prussien, un sous-officier, ramenant un dragon français et un cheval.

« Le général donna l'ordre d'introduire le parlementaire qui entra dans la salle, casque en tête, salua militairement, présenta une lettre au général, et se tint immobile, le petit doigt sur la couture de la culotte.

« C'était un magnifique maréchal des logis du 8e cuirassiers. Sa cuirasse présentait un renfoncement considé-

rable produit par une balle à l'affaire du 4 janvier où l'escadron du comte von Marées avait été si rudement maltraité par les chasseurs du 29ᵉ bataillon. Il y avait là une vraie coquetterie militaire. On avait eu évidemment l'intention de donner à l'état-major français une preuve manifeste de la solidité des cuirasses prussiennes. Ce sous-officier qui était, dit-on, le propriétaire d'un des meilleurs hôtels de Mayence, parlait admirablement bien le français.

*
* *

La lettre du général von Gœben était ainsi conçue ; il convient d'en respecter l'orthographe.

« Général,

« Son Excellence le général von Gœben m'a exprimé le « désir de vous renvoyer un dragon avec son cheval, que « celui-ci prétends d'appartenir à votre Excellence.

« C'est avec grand plaisir que je remplie ce devoir « agréable, et j'ai l'honneur de signer avec ma très haute « considération.

« Graf. v. Goeben.

« 14 janvier 1871.

« Ayant lu cette lettre, le général Faidherbe, qui n'y comprenait rien, qui n'avait perdu d'autre cheval que



C'ÉTAIT UN MARÉCHAL DES LOGIS

celui laissé à Corbie le 24 décembre, fit amener dans la cour le cheval et le dragon.

« Au lieu de son cheval... il demeura stupéfait à la vue du quadrupède qu'on lui présentait, lui qui cependant, dans ses voyages, avait vu les animaux les plus étranges. Il demanda en riant au parlementaire si on avait pu croire, dans l'armée prussienne, qu'il montait de semblables animaux. Tous les officiers qui étaient là présents riaient de bon cœur. Le parlementaire prenait part à l'hilarité générale. Seul le farceur de dragon, que Faidherbe avait tout de suite reconnu, ne riait point.

— « Ce dragon vous a induits en erreur, dit Faidherbe au parlementaire. Il a inventé cette fable pour tâcher d'échapper à la captivité. Je vous les rends, comme étant de bonne prise, lui et son cheval.

« Et il ajouta en riant :

— « Quant à cette bête, si le général von Gœben manque de chevaux en ce moment, je lui conseille de le prendre ; il pourra se vanter d'avoir la monture la plus remarquable des deux armées. »

« Faidherbe écrivit aussitôt au général von Gœben pour le remercier de l'empressement qu'il avait mis à lui renvoyer son prétendu domestique et son prétendu cheval. Il lui disait qu'il ne pouvait accepter une restitution qui avait pour cause le mensonge d'un dragon, mais qu'il était sensible à l'acte de courtoisie qu'on avait eu l'intention de

faire à son égard, et que, si on voulait lui rendre son cheval, son vrai cheval, qui avait été blessé sous lui à Pont-Noyelles, et qu'il avait été obligé de laisser à Corbie on lui ferait réellement plaisir.

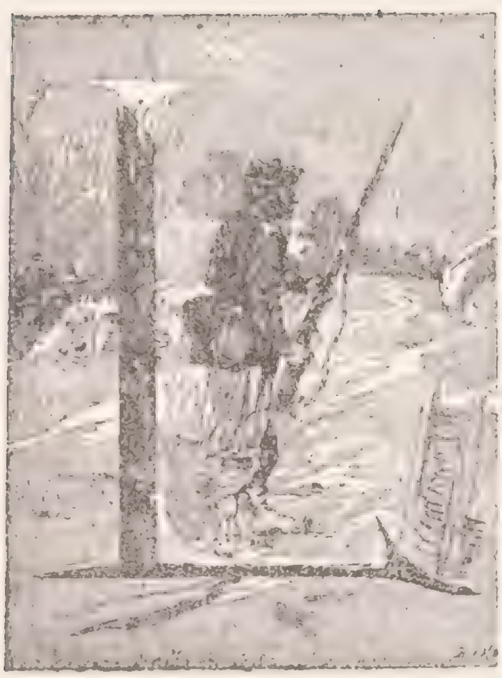
« Porteur de cette lettre et remmenant le dragon penaud ainsi que son singulier quadrupède, le parlementaire s'en retourna au quartier général de von Gœben.

« Celui ci n'avait-il pas pris prétexte de ce cheval à rendre pour se donner le moyen de savoir au juste où était le quartier général français?

« C'était fort possible: Faidherbe crut à cette petite ruse de guerre, assurément permise. Le cheval qu'on lui avait amené était tellement invraisemblable! Et tout cela s'était fait avec une telle promptitude! C'était le 13 que le dragon avait été fait prisonnier à Puisieux, à onze ou douze lieues d'Amiens, et c'était le lendemain 14 qu'on le ramenait à Albert, après que sa réclamation aurait été portée jusqu'au général en chef von Gœben, dont le quartier général était à Amiens. Quel empressement! Si le gamin de Paris en avait conté aux Prussiens, ceux-ci avaient bien pu feindre d'être ses dupes pour saisir l'occasion de s'assurer de l'endroit où se trouvait le chef de l'armée du Nord. »

V

LA BATAILLE DE SAINT-QUENTIN



Les Prussiens enserraient toujours Paris bloqué depuis le commencement du mois de septembre.

Les efforts de l'armée de la Loire pour le dégager n'avaient pas abouti.

Le gouvernement de Bordeaux n'avait avec la capitale que des relations intermittentes, rendues extrêmement difficiles par la surveillance minutieuse et incessante des assiégeants. Il annonçait qu'une grande sortie des Parisiens allait se produire et il comptait sur l'armée du Nord pour seconder les Parisiens en attirant à elle tout l'effort de l'ennemi.

Nous savions, écrit Faidherbe, que la garnison de Paris allait faire un grand et suprême effort ; un télégramme de Bordeaux envoyé par M. de Freycinet, en l'absence de Gambetta, avait averti le général Faidherbe que le moment d'agir vigoureusement était venu ; il importait

surtout d'attirer sur nous le plus de forces possible de Paris. Le général Faidherbe, intimement convaincu de cette nécessité, crut qu'il arriverait à ce but en se dérobant à l'armée qui était devant lui par quelques marches forcées vers l'est et le sud-est, de manière à arriver au sud de Saint-Quentin, menaçant ainsi la ligne de La Fère, Chauny, Noyon et Compiègne. Il était sûr d'avoir bientôt affaire à des forces considérables ; mais « *le moment de se dévouer était venu* ».

Faidherbe se proposait de gagner Saint-Quentin. Prévoyant que la marche de flanc de son armée, en face de l'ennemi, pouvait être périlleuse, il voulut lui donner un solide refuge en cas d'attaque. Pour cela, il donna l'ordre au colonel Isnard d'occuper cette ville où séjournaient les Prussiens. Mais de peur que ceux-ci ne devinent son plan, Faidherbe donne à la pointe du colonel Isnard une cause tout autre que la véritable.

« Le général en chef de l'armée du Nord, informé que les généraux prussiens, après avoir frappé l'arrondissement de Saint-Quentin de lourdes réquisitions, exigèrent encore de la ville le payement d'une somme de 550.000 fr. a résolu de mettre un terme à ces exactions. Il a fait marcher sur cette ville une colonne volante, sous les ordres du colonel Isnard, qui a battu un détachement ennemi le 15 au Câtelet et à Bellicourt, et est entré à Saint-Quentin après un léger engagement.

« L'ennemi a fui dans le plus grand désordre, laissant en nos mains 130 prisonniers et des approvisionnements considérables. »

Le plan de Faidherbe, s'il avait pu être exécuté entièrement, eût causé de grands embarras aux Allemands. Il ne s'agissait de rien moins, pour Faidherbe, que de couper les lignes de communication des assiégeants avec l'Allemagne ; et, en cas de succès, de prendre à revers l'armée allemande sous Paris.

Ce plan grandiose fut rendu inexécutable par la bataille de Saint-Quentin, le 19 janvier 1871.

Pour tromper l'ennemi sur son véritable dessein, Faidherbe avait envoyé de fortes reconnaissances vers Amiens; les Prussiens, de cette manière, se croyaient toujours en contact avec l'armée du Nord.

Le 16 janvier, l'ordre de départ fut donné. La marche de l'armée fut retardée par l'état des routes couvertes d'un verglas, dangereux pour les hommes, mais autrement difficile encore pour les chevaux non ferrés à glace.

Le 17, le 22e corps arrivait à Vermand, chef-lieu de canton de l'Aisne, à quatre lieues de Saint-Quentin. Le 23e corps, avec la cavalerie et le grand convoi de l'armée, se dirigea sur Saint-Quentin.

Le grand quartier-général s'installa à Vermand, que les Français évacuèrent à l'arrivée des Prussiens.

Von Gœben, averti de l'arrivée de Faidherbe à Saint-

Quentin devina son plan et s'appliqua à l'entraver. Toutefois, le général prussien, après avoir cherché vainement Faidherbe à Amiens, à Albert, n'arriva à Saint-Quentin que le 19, et prit part à la deuxième journée de la bataille.

Le 18, au matin, l'armée française quitta ses cantonnements pour aller prendre ses positions au sud de Saint-Quentin, à Urvillers et à Mézières-sur-Oise. La marche du 22ᵉ corps fut retardée par l'attaque des avant-postes prussiens à Roupy et à Vaux où le 43ᵉ de ligne et le 20ᵉ chasseurs à pied se distinguèrent par leur ferme contenance.

La cavalerie allemande fit plier les mobiles du Gard qui bientôt secourus par ceux de Seine-et-Oise, repoussèrent les escadrons ennemis avec un énergique sang-froid.

Malgré ces attaques, la division du Bessol atteignit Mézières-sur-Oise et Séry-sur-Mézières.

Les Prussiens disent qu'ils attaquèrent les Français entre Beauvois et Tertry et les forcèrent de reculer jusqu'à Vermand. Cette version n'est pas exacte.

Le 23ᵉ corps courut au canon pour dégager le 22ᵉ corps vigoureusement engagé ; mais quand la division Derroja arriva à Vaux, le 22ᵉ corps, qui avait repris sa marche en avant, avait atteint Serancourt. Ce mouvement ordonné par Faidherbe, qui crut un instant que la bataille était générale, occasionna un retard sensible à la marche du

23e corps qui perdit 500 hommes et des bagages dans ses marches et contremarches inutiles.

Les Allemands donnèrent à cet engagement entre leurs avant-postes et l'armée du Nord le nom de bataille de Tertry. Faidherbe l'appelle combat de Vermand sur lequel il donne l'appréciation suivante :

« Le combat de Vermand nous coûta peut-être 500 hommes tués ou blessés. De fortes pertes de l'ennemi peuvent seules expliquer qu'il n'ait pas fait d'effort plus vigoureux pour nous enlever nos positions devant Vermand ; mais l'enseignement que le général en chef tira de cette journée fut que la concentration des forces prussiennes était déjà trop complète pour qu'il fût possible de tenter une marche vers le Nord, afin d'aller s'appuyer aux places fortes : on était obligé d'accepter la bataille autour de Saint-Quentin. »

Le 18 janvier, au soir, Faidherbe reçut la visite de M. Malézieux, président de la Commission municipale de Saint-Quentin. Il lui avoua qu'il se savait acculé à la nécessité de livrer bataille aux Prussiens dans des conditions défavorables :

« Si j'étais à la place des Prussiens, lui dit-il, l'armée française ne tiendrait pas dix minutes. J'ai quelque chose comme 70.000 hommes sur le papier ; mais je m'estimerais heureux si j'en avais une grosse dizaine de mille en état de tenir bon devant une armée aussi bien équipée,

aussi bien habituée à la manœuvre que l'armée prussienne. Je ne peux engager à fond que ces 10.000 hommes et c'est sur eux que je compte pour tenir en respect les Allemands pendant une forte partie de la journée. En même temps que j'engagerai à fond ces 10.000 hommes, j'aurai mes autres troupes sur la route de Cambrai, ma ligne de retraite vers les places fortes du Nord. »

La véritable grande bataille commença le 19. Voici les dispositions des deux armées en présence.

Les Français décrivaient un vaste demi-cercle du sud-est au nord-ouest de Saint-Quentin depuis Mesnil-Saint-Laurent et Neuville jusqu'à Fayet. Dans cet espace s'étaient placés les 22e et 23e corps.

Le premier occupait Neuville, Gauchy, Grugis et Castres; le 23e, renforcé de la brigade Isnard était à l'ouest de Saint-Quentin et s'étendait jusqu'à Fayet. La brigade de Pauly, formée des mobilisés du Pas-de-Calais occupait Bellenglise, Nauroy, Bellicourt sur la route de Cambrai par où l'armée devait opérer sa retraite en cas d'insuccès.

Le centre de l'armée prussienne était à Ham, en face du 23e corps français. Leur aile droite s'étendait jusqu'à Jussy, au sud de Saint-Quentin et leur aile gauche jusqu'à Beauvois, à l'ouest.

« La situation de l'armée française, dit Faidherbe, n'était pas mauvaise : avec toutes les ressources d'une grande ville à portée, nous trouvions, dans les hauteurs

qui entourent Saint-Quentin à 3 ou 4 kilomètres d'excellentes positions de combat ».

Pour rendre le plan de la bataille de Saint-Quentin plus saisissable, disons que les deux armées décrivaient deux immenses demi-circonférences ayant la ville pour centre.

La première attaque des Prussiens se produisit à notre aile gauche, à Castres, où la brigade de Gislain soutint énergiquement le choc des colonnes ennemies qui, au point de vue du terrain, avaient l'avantage de positions dominantes. Bientôt tout le 22e corps se trouva aux prises avec les Prussiens depuis Mesnil-Saint-Laurent jusqu'à Savy. Des luttes terribles se livrèrent de ce côté du champ de bataille pendant toute la matinée du 19. Le général du Bessol y fut grièvement blessé d'un éclat d'obus au ventre.

La division Derroja se porta au secours des troupes du général de Bessol. Faidherbe excitait par sa présence l'ardeur de nos troupes qui firent essuyer aux Prussiens des pertes considérables: le sol était couvert de leurs morts.

La division Derroja avait fait occuper par ses tirailleurs des crêtes élevées d'où ils décimaient les Prussiens, maintenus en respect, d'autre part, par une batterie de 8 établie à la maison de Raulieu, sur la route de la Fère, sous les ordres de M. de Montebello.

L'ennemi recevait des renforts continuels; il en venait

de partout : de Laon, la Fère, de Paris, d'Amiens. Malgré ces renforts, les positions du 22e corps étaient solidement maintenues lorsque Faidherbe les quitta pour se porter vers le 23e corps.

De ce côté, les Prussiens s'étaient avancés sur nos troupes en deux colonnes sous les ordres des généraux *de Barnekow* et *von Gœben*. Leur attaque n'y fut pas aussi vigoureuse que du côté du 22e corps.

Mais vers une heure de l'après-midi, les Allemands enlevèrent le village de Fayet aux mobilisés qui, malgré des renforts venus de Saint-Quentin et les efforts de Faidherbe, plièrent peu à peu sous la poussée des Prussiens, fuirent et se débandèrent entre deux et trois heures de l'après-midi.

La perte de Fayet pouvait avoir pour nos troupes des conséquences désastreuses : c'était notre ligne de retraite fermée. Le général en chef se rendit immédiatement compte du danger. Il donne l'ordre de foudroyer le village afin d'empêcher les Prussiens de s'y établir. Puis, il lance à l'assaut toute la brigade Michelet. « Chasseurs, fusiliers marins, comprenant la sublimité de leur rôle, se précipitent avec furie, atteignent l'ennemi, le culbutent, reprennent le village. Ces vaillants soldats se portent aussitôt à l'extrême droite où l'on voyait s'avancer de nouvelles forces; le 48e mobile reste chargé de la défense du village contre un retour de l'ennemi. » *Brunel.*

Les renforts des Prussiens arrivaient incessamment sur le champ de bataille. Nos troupes exténuées par toute une journée de combat étaient assaillies par des troupes toutes fraîches. Vers 4 heures, le général prussien de Mémerty entrait en ligne avec une division nouvelle d'infanterie prussienne. La position de Faidherbe devenait périlleuse. Pour toute réserve, il avait un seul bataillon.

« Calme, mais l'œil fixé sur l'horizon, sans s'inquiéter le moins du monde des obus qui pleuvaient autour de lui, le général Faidherbe suivait les progrès des Prussiens sur sa droite. La formidable ligne des batteries françaises continuait à faire des efforts surhumains; mais l'ennemi ne cessait de s'avancer de ce côté, en portant toujours en avant ses nombreuses bouches à feu. »

Le souvenir de Sedan devait obséder l'esprit de Faidherbe en ce moment où une responsabilité terrible pesait sur lui. Le mouvement des Prussiens, à notre aile droite, était très significatif. Ils voulaient empêcher l'armée du Nord, refoulée dans Saint-Quentin, de s'échapper en lui fermant la route de Cambrai entre Saint-Quentin et Bellicourt. Pris comme dans une souricière, dans une ville bientôt réduite par leur artillerie, Faidherbe serait forcé de se rendre à discrétion.

L'éventualité d'une capitulation qu'envisageait le général en chef n'abattit point son courage parce qu'il était résolu à ne pas capituler. Nous en avons la preuve dans ce

que dit Faidherbe au chef d'état-major du 23e corps, arrivant au galop demander du renfort :

« Jusqu'ici, général, nous avons arrêté l'ennemi ; mais cela ne peut durer longtemps, que faut-il faire?

— Réapprovisionner les cartouchières et les caissons et tenir bon.

— Mais nous serons refoulés sur Saint-Quentin !

— Je le sais bien.

— Et que ferons-nous après ?

— Nous recommencerons la lutte.

Mais, mon général, alors c'est Sedan.

— Pas du tout : nous brûlerons toutes nos cartouches, nous ferons sauter le matériel, et quand nous n'aurons plus de munitions, nous nous défendrons à la baïonnette. Ceux qui pourront se sauver se sauveront ; ceux qui seront cernés ou n'auront plus la force de se battre ou de se sauver se laisseront prendre ; néanmoins on ne se rendra pas.

— Est-ce votre dernier mot, mon général?

— Oui ; les journaux se moquent de nous et disent que nous replions toujours. Eh bien! cette fois, nous ne nous replierons pas ! » [1]

Mais tout imposait la retraite. Ce fut le 23e corps, dans l'impossibilité de résister plus longtemps, qui se retira d'a-

1. Charles Lonandre, *Revue des deux mondes,* 1875.

bord, tout en tenant tête à l'ennemi. Aux abords de Saint-Quentin, le désordre se mit dans les rangs.

Dès lors, le corps du général Lecointe soutint seul le combat. Sa position n'était rien moins que critique : les Prussiens pouvaient entrer dans Saint-Quentin par les routes de Paris et de Vermand, couper la retraite du 23ᵉ corps pris entre deux feux.

Les Prussiens furent maintenus, à notre aile gauche, jusqu'à trois heures. Alors, trois ou quatre fortes colonnes prussiennes se précipitèrent sur nos positions, surtout vers la ferme de *La Patte* où fut tué le colonel Aynès qui la défendit intrépidement. Vers cinq heures du soir, l'importante position de La Patte était enlevée par l'ennemi après deux assauts furieux. L'aile droite du 22ᵉ corps était attaquée aussi vers Cauchy par des troupes fraîches qui, six fois de suite, se lancèrent sur nos malheureux soldats exténués de fatigue et de faim. Leur intrépide chef, le colonel Pittié, faisait des efforts surhumains pour résister à ces assauts où la rage de l'ennemi était excitée par la résistance héroïque de nos soldats. Un régiment de hussards allemands fit à son tour une charge arrêtée par les feux de salve des mobiles du 91ᵉ et du 46ᵉ, commandés par le colonel Cottin.

Le général Lecointe prit sur lui d'ordonner la retraite ; sa décision sauva le 22ᵉ corps.

L'armée française se retira d'abord en bon ordre « sous

la protection de plusieurs corps d'élite, les bataillons massés et l'artillerie à la place réglementaire, suivis de près par les colonnes allemandes. Vint le moment où leurs batteries, arrivées sur les crêtes dominant le terrain où se retiraient les troupes françaises, tirèrent sur elles à toute volée. Nos colonnes accélérèrent le pas pour se mettre hors de portée; mais l'effet du tir était si meurtrier qu'il fallut bientôt prendre le pas de course pour essayer d'y échapper. Une fuite, hélas! aurait-on pu dire, si l'armée ne s'était reformée un peu plus loin, à Saint-Quentin et sur les routes au delà, non sans des pertes sensibles. »

Un seul incident fâcheux signala la retraite du 22e corps. Dans le faubourg d'Isle, une panique se produisit parmi des soldats débandés. Faidherbe qui intervint, après le commandant Zédé, pour rétablir l'ordre, vit son autorité méconnue; des coups de fusil partirent autour de lui. Enfin, la fermeté des officiers rétablit le calme parmi ces malheureux soldats affolés par la peur.

Faidherbe rentrait à Saint-Quentin avec les troupes d'arrière-garde du 23e corps quand il rencontra le général Lecointe ramenant celles du 22e. On pourvut immédiatement à l'évacuation des troupes qui encombraient les rues et les places de la ville.

La route de Cambrai était restée libre grâce à un stratagème du chef des mobilisés du Pas-de-Calais, M. Pauly. Voyant arriver les Prussiens qui venaient occuper cette

route, il fit des démonstrations si bruyantes avec ses obusiers dont les coups multipliés ne portaient pas, avec ses soldats déployés avec ostentation, que les prudents Teutons n'osèrent approcher et manquèrent l'occasion d'anéantir l'armée du Nord.

« Le corps du général Lecointe, ordonna Faidherbe, sera dirigé sur la route du Cateau, celui du général Paulze d'Ivoy sur la route du Catelet; avec la cavalerie, je pris une route intermédiaire qui passe à Monbrehain. »

Deux têtes de colonne des Prussiens entrèrent alors à Saint-Quentin, l'une par la route de la Fère, l'autre par la route de Paris.

Les Prussiens lançaient leurs obus sur Saint-Quentin que nos soldats ne pouvaient songer à défendre : la tâche était impossible. Cependant le général Derroja, laissé à l'arrière-garde, s'opposait de toutes ses forces à la marche de l'ennemi afin de protéger la retraite de l'armée du Nord. Les défenseurs du faubourg Saint-Martin faillirent tomber au pouvoir des Prussiens.

L'armée française ne fut guère poursuivie; mais les souffrances de nos soldats furent terribles. Beaucoup d'entre eux marchaient pieds nus dans la boue, dans la glace. Le dévouement des habitants des environs de Saint-Quentin leur épargna la recherche des aliments qui leur manquaient presque totalement depuis deux jours. C'était à qui leur donnerait du pain, de la viande, de la boisson.

Afin de permettre au lecteur de se faire une idée exacte des faits qui signalèrent la bataille de Saint-Quentin, nous ajouterons, à ce que nous en avons dit, la relation allemande et celle de Faidherbe.

« Le général Faidherbe, disent les Allemands, qui avait assisté au combat livré dans la matinée sur la rive sud de la Somme, était persuadé que le 22ᵉ corps maintiendrait ses positions. Il se rendait alors auprès du 23ᵉ corps où, entre trois et quatre heures, il était amené à reconnaître que, selon toute apparence, son aile droite serait culbutée. Une retraite de nuit avec des troupes harassées ne pouvait être assurément que fort dangereuse ; mais une plus longue attente exposait l'armée au danger d'être bloquée dans Saint-Quentin. Vers quatre heures et demie, le général en chef rentrait dans la ville sans avoir pris une résolution définitive ; il y rencontrait le général Lecointe. Celui-ci avait renoncé à lutter plus longtemps sur la rive sud, et comme par ailleurs le général Paulze d'Ivoy tenait vigoureusement dans le faubourg ouest, il se trouvait à même de replier ses troupes en bon ordre sur le Cateau. Le général Faidherbe prescrivait en conséquence au 22ᵉ corps de continuer sa retraite dans cette direction et au 23ᵉ de rompre sur Cambrai.

« Mais il était six heures du soir quand le général Paulze d'Ivoy recevait cet ordre et la nouvelle que la ville avait été évacuée sur ces entrefaites par le corps voisin. A ce

moment de la journée, les brigades Michelet et Pauly, qui formaient son aile droite, avaient déjà abandonné la lutte et s'étaient mises en marche sur Cambrai, de sorte que quand le général comte von Goeben se portait alors de Seleney sur le village en flammes de Fayet, il n'y trouvait plus que des traînards. Dès lors, plus la résistance était opiniâtre dans le faubourg Saint-Martin, plus aussi elle devait être fatale pour les fractions du 23e corps qui y luttaient encore. Attaquées au dos par l'aile droite allemande, ces troupes sont faites prisonnières presque en totalité. Le général en chef lui-même ne parvenait à s'échapper que grâce à l'aide des habitants. »

Faidherbe rétablit ainsi les faits :

« Qui voudrait donner une juste idée de cette bataille dirait : Le 19 janvier se rencontrèrent autour de Saint-Quentin, d'une part, une armée allemande forte de 38 bataillons d'infanterie prussienne, de 52 escadrons de cavalerie et de 161 pièces d'artillerie, toutes troupes aguerries formant cinq divisions et une réserve, et auxquelles arriva dans l'après-midi et dans la nuit un renfort de 10 000 hommes de Paris (du 4e corps) par le chemin de fer de Soissons, Laon et la Fère ; et, d'autre part, une armée française improvisée dans des circonstances désastreuses, formée de 24 bataillons de marche, et 18 bataillons de garde mobilisée, en partie armée de simples fusils à piston : total illusoire de 56 bataillons ; plus 5 escadrons

de dragons employés principalement à former les escortes des officiers généraux et à rallier les hommes débandés ; plus enfin 98 pièces d'artillerie.

« Après une lutte qui dura toute la journée, et où les pertes prussiennes furent au moins égales à celles de l'armée française, celle-ci, à bout de forces à l'arrivée de renforts considérables à l'ennemi, abandonna le champ de bataille et la ville de Saint-Quentin, emmenant ses batteries de campagne et son convoi, malgré la présence de 52 escadrons de cavalerie qui, du reste, ne cherchèrent pas très vigoureusement à l'en empêcher. Quelques compagnies cernées le soir dans la ville, en soutenant la retraite avec le général Paulze d'Ivoy et tous les hommes débandés depuis la veille au soir (4 à 5 000) et dispersés dans la ville, dans les faubourgs, dans les villages et les fermes des environs, ceux enfin qui ne purent pas suivre la retraite pour cause de faiblesse, de fatigue ou de manque de chaussures, tombèrent entre les mains des Prussiens au nombre de 7.000 à 8.000 hommes. »

Les Prussiens se vantaient, dans leur relation, que six bouches à feu de l'armée française étaient restées entre leurs mains.

Ces six canons appartenaient, non pas à l'armée du Nord, mais à une petite colonne auxiliaire qui était entrée le 17 à Saint-Quentin.

Les 15 batteries de campagne de Faidherbe furent

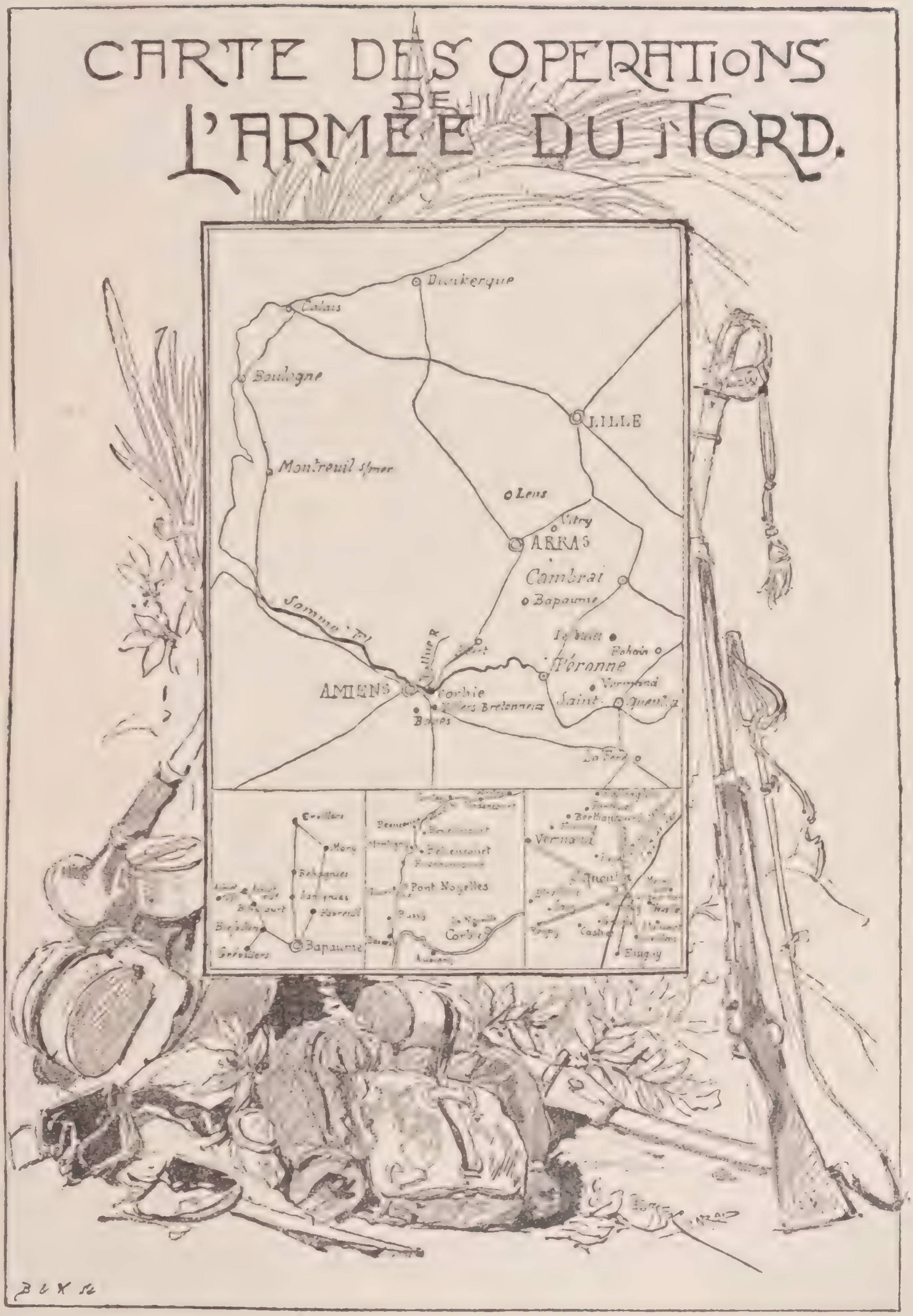
ramenées intactes à Cambrai avec leurs caissons et le grand convoi.

Pour apprécier exactement la retraite de l'armée du Nord, après l'abandon du champ de bataille, il faut séparer l'armée en deux parts naturelles d'après son organisation même. Le 23e corps se retira tumultueusement dans Saint-Quentin poursuivi de près par les Allemands. Il en fut tout autrement du 22e qui se retira en bon ordre et défila devant le général en chef, régiment par régiment. L'allure de ce corps se maintint pendant toute la retraite jusqu'aux places fortes du sud du département du Nord. Quand les Prussiens se mirent à la poursuite de nos soldats, ils étaient déjà loin et les Allemands ne ramassèrent que des traînards.

Faidherbe quitta Saint-Quentin un des derniers et atteignit Cambrai vers quatre heures du matin. A huit heures, il appela le général Farre et lui dit : « Les Prussiens ne nous ont pas poursuivis parce que leur but est de nous rejeter dans une place forte, de nous bloquer. Nous éviterons ce danger en répartissant nos troupes dans les 21 places du Nord. Ils n'entreprendront pas 21 sièges en présence d'armées de secours. »

Le général en chef de l'armée du Nord adressa à ses troupes l'ordre du jour suivant daté de Douai.

« Soldats ! C'est un devoir impérieux pour votre général de vous rendre justice devant vos concitoyens. Vous



CARTE DES OPERATIONS DE L'ARMÉE DU NORD.
Dunkerque
Calais
Boulogne
LILLE
Montreuil s/mer
Lens
Vitry
ARRAS
Cambrai
Bapaume
Péronne
Bohain
Vermand
Saint Quentin
AMIENS
Corbie
Villers Bretonneux
Boves
Pont Noyelles
Bapaume

pouvez être fiers de vous-mêmes et vous avez bien mérité du pays.

« Ce que vous avez souffert, ceux qui ne l'ont pas vu ne pourront jamais se l'imaginer; il n'y a personne à accuser des souffrances, les circonstances seules les ont causées....

« En moins d'un mois, vous avez livré trois batailles et plusieurs combats à un ennemi dont l'Europe entière a peur. Vous lui avez tenu tête; vous l'avez vu maintes fois reculer devant vous; vous avez prouvé qu'il n'est pas invincible et que la défaite de la France n'est qu'une surprise amenée par l'ineptie d'un gouvernement absolu.

« Les Prussiens ont trouvé dans de jeunes soldats à peine habillés et dans les gardes nationaux des adversaires capables de les vaincre. Qu'ils ramassent vos traînards et qu'ils s'en vantent dans leurs bulletins, peu importe! Ces fameux preneurs de canons n'ont pas encore touché une de vos batteries.

« Honneur à vous!

« Quelques jours de repos, et ceux qui ont juré la ruine de la France nous retrouveront debout devant eux. »

« FAIDHERBE. »

Le général Faidherbe, après la bataille de Saint-Quentin, veilla activement à la réorganisation de l'armée du Nord qu'il comptait bien lancer sur les Prussiens avant peu.

Mais un armistice vint lui enlever l'espoir de vaincre l'ennemi.

Le ministre de la guerre prescrivit à Faidherbe d'embarquer à Dunkerque le 22e corps pour Cherbourg et de disperser le 23e dans les places du Nord.

Il adressa à ses compagnons d'armes la proclamation suivante :

« Au 23e corps :

« A l'occasion de la revue qu'il vient de passer, le général en chef charge M. le général de division Lecointe d'exprimer à ses troupes toute sa satisfaction pour les éminents services qu'elles ont rendus à la cause de la Défense nationale, pendant les deux mois d'opérations de guerre, en luttant vaillamment dans des conditions d'infériorité matérielle incroyables.

« Aujourd'hui, dans les circonstances douloureuses où se trouve le pays, il nous faut redoubler de dévouement, pour être prêts à tout, soit contre l'étranger, soit en prévision de difficultés intérieures.

« Nous avons à sauvegarder la liberté et la dignité nationale ; le pays, dont la volonté va être exprimée par la majorité des mandataires, doit être maître de ses destinées.

« Le devoir des citoyens armés est de faire respecter sa volonté et je compte sur l'armée du Nord. »

Cambrai, 2 février 1871.

« Aux gardes nationaux mobilisés :

« Gardes nationaux mobilisés de la région du Nord, vous êtes licenciés par ordre du gouvernement. Je ne veux pas vous laisser partir sans vous adresser mes adieux. Vous qui avez rempli, du premier jour au dernier, les dures obligations que vous imposait la défense du pays, vous allez rentrer dans vos familles le cœur plein de la satisfaction que donne à l'honnête homme le devoir accompli. Vous serez honorés par vos compatriotes, et ce sera la légitime récompense de tout ce que vous avez fait et supporté depuis six mois ; je vous ai bien souvent plaints dans les souffrances que vous occasionnait une organisation insuffisante, et j'ai reconnu qu'il y avait en vous les éléments d'une troupe d'élite, dont une nouvelle constitution de l'armée saura, je l'espère, tirer parti.

« Quant à ceux qui se sont soustraits à l'accomplissement de leur devoir par des moyens coupables, et que n'atteindraient pas les rigueurs de la loi, c'est à l'opinion publique à en faire justice ; ils ont, dans leur vie, une tâche qui ne doit pas s'effacer de longtemps.

« Je termine en remerciant les officiers du zèle et du dévouement qu'ils ont apportés dans leurs fonctions et grâce auxquels la plupart des légions avaient fait des progrès remarquables. »

Le ministre de la guerre d'alors, le général Le Flô, adressa au général Faidherbe, à l'occasion du licenciement

de l'armée du Nord, une lettre très élogieuse dans laquelle les services que le héros de Pont-Noyelles, de Bapaume et de Saint-Quentin avait rendus au pays étaient appréciés à leur valeur.

« Mon cher général,

L'arrêté en date du 7 de ce mois a prononcé le licenciement des armées actives et de leurs états-majors ; je vous invite à en assurer l'exécution pour les troupes placées sous vos ordres.

« Au moment où vous quitterez votre commandement, je vous prie d'accepter tous les remerciements du gouvernement pour le concours que vous lui avez prêté dans des circonstances aussi difficiles et pour le dévouement dont vous n'avez cessé de donner des preuves.

« Veuillez bien être auprès de vos officiers généraux, officiers de tous grades, sous-officiers et soldats, l'interprète de la reconnaissance du pays pour la constance et les efforts qu'ils ont déployés dans cette campagne, et grâce auxquels il est permis de dire que nos armes, en cessant d'être heureuses, n'ont pas cessé de le mériter. On a pu épuiser leurs forces, mais non leur courage, et la nation compte qu'ils ne failliront pas aux nouveaux devoirs qui les attendent.

« Cette lettre sera mise à l'ordre du jour de l'armée.

« Le ministre de la guerre,

« *Signé* : Général Le Flô. »

Aucune des satisfactions que pouvait désirer Faidherbe ne lui a manqué. Ses officiers avaient en lui la plus grande confiance que partageaient également les hommes de troupes. Les ennemis l'avaient surnommé *le général Anguille*, ce qui de leur part n'était pas un éloge banal.

M. de Freycinet, le bras droit de Gambetta au ministère de la guerre, a porté sur Faidherbe et ses opérations militaires une appréciation des plus flatteuses :

« A la fois bon administrateur et capitaine, il organisa et entretint l'armée du Nord. Il fit, d'ailleurs, de ses forces restreintes un emploi tel que ses coups eurent le même retentissement que s'ils avaient été portés par des armées plus nombreuses. »

Les populations du Nord, que Faidherbe avait préservées des horreurs de l'invasion teutonne lui témoignèrent leur reconnaissance lors des élections législatives du 8 février 1871. Il fut élu spontanément par le département de la Somme. Il déclina le mandat de député en disant « que sa place n'était pas là ».

Quand vint le mouvement communaliste de Paris, Faidherbe se tint prêt à seconder M. Thiers. Il n'eut pas à intervenir et son rôle se borna à maintenir l'ordre parmi

ses concitoyens ; mais, en cas de besoin, il n'eut pas hésité à remplir strictement son devoir. « Un militaire va où le ministre de la guerre lui dit d'aller, et non pas où il veut... Un général qui, ayant un commandement, resterait neutre entre le gouvernement et une insurrection armée, commettrait un crime capital. »

M. Thiers, peu après, nomma Faidherbe grand-officier de la Légion d'honneur.

La santé du général en chef de l'armée du Nord ne lui permit pas de conserver son commandement. Il sollicita et obtint son remplacement. Le bruit de sa mort circula même. Désormais le rôle militaire de Faidherbe était terminé.



VI

La fin de la vie de Faidherbe fut assombrie par la maladie dont il avait contracté les germes dans l'obscure expédition du Djurjura dont nous avons parlé. Perclus de rhumatismes, tourmenté de douleurs incessantes, Faidherbe n'eut plus que l'existence d'un véritable martyr. Il supporta toutes ces douleurs avec une patience, une grandeur d'âm he éroïque.

Élu député, le 2 juillet 1871, par plus de 400.000 suffrages dans les trois départements du Nord, du Pas-de-Calais et de la Somme, il opta pour le premier. Il siégea parmi les républicains.

Peu après, il donna sa démission pour raisons d'ordre politique.

Le général Faidherbe occupa ses loisirs à la rédaction

de la *Campagne du Nord*. Il élabora un *Projet de réorganisation d'une armée nationale* qu'il dédia à Gambetta.

Faidherbe fut chargé par le gouvernement d'une mission scientifique en Egypte. Il visita, à cette occasion, la Judée et l'Italie.

En 1879, il fut élu sénateur du Nord. Son état de santé ne lui permit pas de suivre avec assiduité les travaux de la Haute Assemblée.

En 1880, Faidherbe fut nommé Grand Chancelier de la Légion d'honneur. Il se consacra à ses nouvelles fonctions avec ardeur, réorganisa l'administration de l'Ordre.

Il s'occupa particulièrement des maisons d'éducation de Saint-Denis, d'Ecouen et des Loges ressortissant de l'Ordre de la Légion d'honneur. Les modifications qu'il y apporta eurent les plus heureux résultats et lui attirèrent les félicitations du rapporteur du budget de la Légion d'honneur, M. de Hérédia, qui s'exprima ainsi, aux applaudissements de la Chambre entière, dans sa séance du 11 décembre 1884:

« Je suis bien aise de pouvoir rendre justice à l'homme éminent qui a fait depuis trois ans des efforts considérables en vue d'étendre l'enseignement pratique et professionnel dans les trois établissements de la Légion d'honneur; il s'y est attaché de la façon la plus constante et la plus persévérante... Les améliorations réalisées par le général Faidherbe sont excellentes. »

La santé du général était déplorable. Dans ses

rares apparitions au Sénat, il s'y faisait transporter, au milieu de l'émotion douloureuse de ses collègues. Son gendre, le capitaine Brosselard-Faidherbe raconte ainsi la fin de notre héros : « Il perdit peu à peu l'usage de ses jambes. Il subissait de temps à autre, surtout aux changements de saison, des crises douloureuses. Enfin, il y a trois mois, à la suite d'une crise plus violente, l'état intellectuel du grand chancelier subit un certain affaiblissement. Sous l'influence d'attaques réitérées d'œdème cérébral, qui furent la conséquence de cette rechute, le général avait perdu la notion du temps, la mémoire lui faisait complètement défaut. Sous l'influence des insomnies qui hâtaient son affaiblissement, il restait le jour poursuivi par des hallucinations de la vue et de l'ouïe et soutenait difficilement la conversation avec les personnes de son entourage.

« Son ataxie locomotrice, qui durait depuis quarante-trois ans, fait sans précédent dans les annales médicales, s'est alors compliquée d'hydropisie généralisée, qui amena une paralysie progressive dans l'accomplissement des fonctions. Et, dans ses derniers jours, l'illustre malade est entré dans un état comateux qui a amené l'engourdissement rapide de toutes ses facultés. »

Le 29 septembre 1889, Faidherbe mourut au milieu des siens.

Les Chambres décidèrent que les funérailles de Faidherbe

seraient faites nationales. Son corps fut conduit à la chapelle des Invalides au milieu d'un appareil militaire imposant.

La ville de Lille réclama l'honneur de donner la sépulture à son illustre enfant. Son corps y arriva le 2 octobre. Un concours de peuple immense se porta vers Lille pour assister aux funérailles du général qui avait mérité la reconnaissance et la vénération des populations gardant le fidèle souvenir de ses éclatants services. Le corps du général fut transporté à sa dernière demeure sur l'affût d'un canon.

M. Brosselard-Faidherbe porte sur son beau-père le jugement suivant :

« Ceux qui l'ont vu dans son cabinet oublieront difficilement le regard froid et troublant de l'homme officiel ; mais dans son intérieur, le père de famille avait une tout autre physionomie. Il se plaisait dans la société des siens ; il aimait à connaître les moindres détails de leur existence, il leur prodiguait ses conseils, mais avec un tact et des ménagements qui dénotaient sa profonde connaissance du cœur humain. »

Faidherbe réalisa, dans toute l'acception du mot, le type de l'honnête homme.

Une souscription fut organisée pour élever, à Lille, une statue digne de sa renommée. Toutes les classes de la population, tous les établissements scolaires des divers de-

grés y prirent part. La statue, œuvre de Barrias, fut érigée le 25 octobre 1899.

L'inauguration du monument de Faidherbe n'eut pas seulement le caractère d'une manifestation locale, de la glorification d'une personnalité chère à une région. Elle en eut un autre, d'une portée plus générale, plus française que lilloise. Faidherbe appartient à la France ; aussi l'inauguration du monument définitif qui consacre sa mémoire eut lieu sous la présidence du général Billot, ministre de la guerre et intéressa la nation tout entière. La France prouva, en ce jour solennel, qu'envers ceux qui n'ont pas désespéré de son salut, la patrie n'est pas ingrate. En honorant ses grands morts, elle donne aux générations nouvelles les enseignements qui élèvent leurs âmes et les prépare à faire, le jour où il en sera besoin, tout leur devoir.

Honneur à Faidherbe !



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

PARIS. — IMPRIMERIE G. GAMBART ET P. NOIZETTE, 52, AVENUE DU MAINE